



Éditorial

« *Espérance. De quelle espérance s'agit-il ? Ce n'est pas une espérance passagère. Les espérances terrestres sont fugaces, elles ont toujours une date de péremption : elles sont faites d'ingrédients terrestres qui, tôt ou tard, se gâtent. L'Espérance de l'Esprit est de longue conservation. Elle n'expire pas parce qu'elle se fonde sur la fidélité de Dieu. Quand nous sommes éprouvés ou blessés, nous sommes poussés à « faire notre nid » autour de nos tristesses et de nos peurs. L'Esprit Saint au contraire nous libère de nos nids, nous fait prendre notre envol, nous révèle le destin merveilleux pour lequel nous sommes nés. L'Esprit nous nourrit d'espérance. Invitons-le. Demandons-lui qu'il vienne en nous et il se fera proche.* » Cette méditation du Pape François sur la vertu d'espérance peut être la trame de notre journal.

L'espérance a habité le cœur de Louis et de Zélie Martin. Dans ce numéro nous suivrons la vie personnelle de Louis Martin mais elle est inséparable de celle de Zélie comme le procès qui s'est ouvert le démontre lors duquel il a été rapidement choisi d'unir les deux profils. A la dynamique Zélie, Louis apporte sa note de sensibilité réfléchie. Sa sainteté va croissant tout au long de sa vie avec comme une apothéose la manière dont il a vécu ses dernières années où il a transcendé son adhésion à la croix du Christ. Il a connu les joies du père de famille heureux ; il a tout offert à Dieu et en particulier ses filles. Zélie sans doute, de là-haut, l'aidait à parachever ce qu'elle avait semé dans le cœur de ses filles. Séparés par la mort, ils restèrent les compagnons d'éternité que Dieu avait vus en eux. Témoignages éloquents de sainteté, sans eux, la France et le monde n'auraient pas connu « la plus grande sainte des temps modernes. »

Le pape, pour la journée mondiale de la pauvreté, a fait paraître une longue exhortation où l'espérance est sans cesse présente. L'espérance ne déçoit pas. Le pauvre sait que Dieu est avec lui. Le royaume des Cieux lui appartient. Grâce à lui nous rencontrons le visage du Christ.

Le cardinal Sarah en conclusion de son livre *Le soir approche et le jour baisse* nous rappelle que les disciples désespérés sur le chemin d'Emmaüs ont rencontré Celui qui anime le combat de l'espérance dans les cœurs : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrit pour entrer dans sa gloire ? »

L'espérance est le chemin des opprimés, opprimés dans leur corps par la pauvreté ou la maladie, opprimés dans leur âme par les obstacles rencontrés à leur épanouissement. L'espérance est le chemin des pauvres qui marchent sur la route de la misère, l'espérance fut le chemin de Louis Martin quand il vécut le délabrement de sa santé mentale. L'espérance est nôtre quand nous sommes confrontés à la barrière de l'athéisme ambiant.

L'espérance jaillit du plus profond de la nuit pour s'épanouir dans le ballet des couleurs roses de l'aurore. L'espérance est un chant qui monte de l'âme vers Dieu. Les puissants la méconnaissent, elle est la force des faibles.

C'est cette espérance qui anime la Confrérie dans le projet qu'elle essaie actuellement de mettre en place : Deux calèches tractées par deux chevaux suivraient dans leur pèlerinage le M que Marie au cours de ses apparitions a dessiné sur le sol de Franc. Vous trouverez dans le corps de notre journal de plus amples informations sur ce périple auquel vous pourrez vous joindre et apporter votre soutien.

Etre des semeurs d'espérance, c'est ce que doivent être les membres de la Confrérie Notre Dame de France et Marie chante avec nous cette merveilleuse vertu.

Notre Dame de France, vous savez mieux que nous les remèdes au mal sournois qui ronge notre pays,

Ne le laissez pas sombrer dans la tempête spirituelle qui se joue sous un calme apparent,

Rendez nos coeurs tout brûlants pendant que votre Fils nous parle !

Nous vous en prions

SOMMAIRE

1 – Éditorial

3 – Ave Maria

6 – La vie de la Confrérie

8 – À Jésus par Marie

13 – Vie de Louis Martin

33 – Cardinal Robert Sarah : La crise de la foi

40 – Du Pape François, l'évangile oblige à la promotion sociale des pauvres

AVE MARIA

Mère bien-aimée,

Thérèse de l'Enfant Jésus voyait dans le ciel une constellation qui dessinait l'initiale de son nom et s'écriait avec joie : « Mon nom est inscrit dans le ciel. »

Sur notre sol de France, il semble que vous avez voulu dessiner l'initiale de votre nom, le M de Myriam, magnifique symbole de votre attachement à notre pays que Dieu a permis que vous fouliez de vos pieds aux siècles derniers pour nous éclairer de vos conseils et nous dire votre tendresse, Lourdes, la rue du Bac, la Salette, Pellevoisin. Tous ces sanctuaires ont recueilli vos paroles et pour Lourdes ou la Rue du Bac acquis une renommée qui dépasse largement nos frontières.

- Cotignac liée intimement à Notre Dame des Victoires et à la consécration par Louis XIII de son royaume à Vous-même,

- La Rue du Bac à Paris où, sur la médaille que Vous demandez, s'inscrit : « *Ô Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à Vous.* »

- Lourdes où Vous vous révélez en confirmant : « *Je suis l'Immaculée Conception.* »

- La Salette, chère à Jean-Paul II : « *Notre Dame de la Salette, je la prie tous les jours* » s'était-il exclamé au début de son pontificat.

- Pontmain où, en lettres d'or, se grave dans le ciel : « *Priez mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps, mon Fils se laisse toucher.* »

- Pellevoisin où l'incroyable union d'amour qui vous lie à votre Fils se traduit par ces mots : « *Ces grâces sont de mon Fils ; je les prends dans son cœur, il ne peut me les refuser* ».

Chaque apparition aussi différente que possible a sa richesse particulière.

Mais c'est toujours Vous, notre Mère, qui sous des aspects divers, êtes là pour nous conduire à la conversion de nos cœurs et à la prière. Nous trouvons près de Vous en venant visiter les lieux où vous êtes apparue comme une surabondance de grâces.

Et pourtant en dehors de ces moments phares où la foi se ressource, il nous faut vivre avec Vous, en Vous, par Vous, pour Vous.

Le pape François ne craint pas de dire :

« La dévotion à Marie n'est pas une bonne manière spirituelle, elle est une exigence de la vie chrétienne... Nous avons besoin tous, d'un cœur de Mère qui sache garder la tendresse de Dieu et écouter les palpitations de l'homme. »

Notre foi n'est pas seulement une adhésion de l'esprit ; elle est une vie et plus singulièrement une vie du cœur.

La foi semble avoir déserté notre société. Croire paraît pour la majeure partie de nos contemporains comme un anachronisme. Pourquoi croire ? Le vide spirituel semble si bien comblé par l'agitation incessante de notre société. Nous vivons dans un désert spirituel.

C'est dans ce désert que Jésus parle à notre cœur. Il nous dit d'aller vers sa Mère, vers Vous, d'égrener des Ave Maria pour nous laisser conduire par Vous. Votre rôle aux côtés de votre Fils est irremplaçable. Il nous faut votre double tendresse. On ne peut pas faire l'économie d'aller à Jésus sans Vous.

Sans Vous, notre vie spirituelle reste aride, alors qu'elle doit se dilater en Dieu. C'est dans notre cœur que Votre Amour se déploie.

Il s'agit seulement

De prier avec un cœur ouvert, d'abandonner les poids trop lourds, entraves à l'amour que Dieu veut nous manifester.

De retrouver ce qui a du prix au regard de l'éternité.

D'aller de l'avant pour se laisser surprendre par Dieu.

Dans des apparitions récentes, Vous ne dites pas seulement priez, priez, priez mais *priez avec le cœur*.

« Si nous voulons savoir qui Elle est, nous nous adressons aux théologiens, si nous voulons savoir comment l'aimer, il faut le demander au peuple. » dit encore le pape François

Le théologien pourra nous ouvrir à la pertinence de la foi mais l'abandon filial et plein d'amour à Votre Amour, c'est une expérience intime que chacun vit dans son âme.

Votre Fils tient de Vous ce lien charnel qui l'unit pour toujours à notre terre. Nous pouvons l'appeler frère grâce à Vous.

Nous voulons nous rapprocher de notre créateur, de notre Dieu, de votre Fils. C'est cette proximité que nous recherchons en allant vers Vous, nous voulons nous rapprocher du Tout-Autre, il nous est offert cette solution miraculeuse que Jésus lui-même a permis, le don de sa Mère.

La lettre M ne s'exprime pas seulement par un graphisme ; elle peut aussi s'exprimer par la voix et quelle gracieuse consonnance : M, si nous le prononçons, nous entendons simplement : Aime. Y a-t-il un ordre plus doux qui fait écho au commandement de notre Dieu : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. » le but de Notre-Dame de France, c'est de faire découvrir l'amour de notre Dieu et de sa Mère, de notre Mère, l'ambassadrice de son très cher Fils, l'ambassadeur, celui qui sait les intentions de son Maître.

C'est le but, si ce projet de réalise, que poursuivront, les deux attelages, deux calèches tirées par deux chevaux transportant votre statue d'une taille de deux mètres, sur les routes et chemins de France. Ce pèlerinage sera l'occasion de veillées de prière, de rencontres, de questions et de réponses dans les cœurs. Il se veut aussi une prière pour la France. Qui viendra vers Vous ? Les chercheurs de Dieu, les assoiffés de Dieu, les bancals et les estropiés de la vie que nous sommes tous.

Nous voulons vous regarder, faire route avec Vous, marcher avec Vous. C'est en marchant que les réponses viendront, que l'horizon vers lequel nous devons aller se dessinera.

Merci Mère bien-aimée pour l'immense bonheur que Vous aimer nous donne.

Ave Maria
Françoise Fricoteaux

La vie de la Confrérie

Pour que Marie soit dans tous les foyers
et qu'Elle puisse être pèlerine

Pour toutes commandes de statues ou icônes (Il existe des statues de 40 cm et de 92 cm et des icônes de la Gouvernante de différentes tailles) et tous renseignements sur l'envoi des Vierges Pèlerines dans le monde (le coût d'envoi d'une statue pour le monde, port compris, est de 260 euros)

Contactez : **Secrétariat de Notre-Dame de France**
11 rue des Ursulines – 93203 Saint-Denis

Ou encore : **Catherine Langlois**
38 rue Charmille – 33400 Talence
Tél. : 05 56 80 54 11

Si vous désirez faire partie du chapelet perpétuel ou organiser un groupe de prière, vous associer à un groupe déjà constitué,

Contactez : **Véronique Bourillon : Tél. : 01 39 43 85 65**

**Si vous désirez vous investir
dans le pèlerinage des Vierges en France,**
Contactez : **Mme Wahl : Tél. : 06 58 27 33 03**

Notre site internet

<http://www.notre-dame-de-france.com>

Abonnements à notre revue

Nous vous remercions lors du renouvellement de votre abonnement, de ventiler le montant de votre chèque en précisant au dos du chèque ou dans le courrier d'accompagnement : cotisation à la Confrérie 10 euros, abonnement au journal 10 euros.

Si vous pouvez participer à l'abonnement pour un bulletin gratuit d'un prêtre ou d'une communauté religieuse, nous vous en remercions.

Reçus fiscaux

Notre confrérie est maintenant habilitée à délivrer des reçus fiscaux. Le montant des dons devient ainsi déductible des impôts. Ces reçus sont adressés régulièrement aux intéressés (Le montant des abonnements et cotisations quant à eux ne peuvent bénéficier de cette déduction.)

La vie sur le site à Baillet-en-France

- L'oratoire de Notre-Dame de France est ouvert 24 heures sur 24.
- Les horaires pour la prière sont les suivants :
 - Chapelet commenté le mardi après-midi à 15 heures 30.
 - Un chemin de croix est prié le vendredi à 20 heures 30.
 - Prière du rosaire le samedi à 15 heures et chapelet le soir.
- Chaque dernier lundi du mois, le père Jacquesson, chapelain du site, célèbre la messe.

Pour tout renseignement relatif au site et à ses activités,

*Contacter : **Merkos Domain***

Tél. : 06 50 11 30 68

À JÉSUS PAR M MARIE

Le 1^{er} mai 2020, **deux calèches** portant chacune une grande statue de Notre-Dame de France, **partiront de Lourdes et de La Salette**.

Ces deux routes parallèles **rejoindront** en marchant le sanctuaire de **Pellevoisin** le 15 août 2020, en passant fin juillet par **Pontmain** et par la **Rue du Bac**.

Elles parcourront ainsi le « M » que la Vierge Marie a discrètement tracé sur la France au travers de ses cinq grandes apparitions du 19^e siècle.

En tout, 107 jours de pèlerinage, sur 1500 km, par étapes d'une quinzaine de kilomètres, avec l'accueil de différents groupes, paroisses ou mouvements partenaires pour **des veillées de prières nocturnes**.

Tous ceux qui le peuvent seront invités à accompagner notre Mère et à participer à ce pèlerinage, qui est une **occasion exceptionnelle** de redécouvrir le lien extraordinaire qui unit Marie et la France.

1830 Rue du Bac :

« Venez au pied de cet autel, là les grâces seront répandues pour tous »
« Ô Marie conçue sans péché, priez pour nous
qui avons recours à vous »

1846 La Salette :

« Allez, mes enfants, faites-le bien passer à tout mon peuple »

1858 Lourdes :

« Venez boire à la fontaine et vous y laver ! »
« Je suis l'Immaculée Conception »

1871 Pontmain :

« Mais priez donc mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps,
mon Fils se laisse toucher. »

1876 Pellevoisin :

« Tu publieras ma Gloire »
« Et la France ! Que n'ai-je fais pour elle ! »

1988 Baillet en France
Bénédiction de la statue Notre Dame de France au sanctuaire
« Tout à Jésus par Marie »
« Faites tout ce qu'il vous dira »



Pourquoi Notre Dame de France part elle sur les routes ?

Pour prier pour la France.

Pour prier pour nos enfants, nos petits enfants et leur avenir, nos malades, nos prêtres, nos évêques et nos futurs prêtres, sans oublier nos dirigeants politiques.

Que Notre Dame de France les reconforte, soutienne leur espérance, les guide et les gouverne, les conduise à Jésus avec la douceur d'une mère et la grâce d'une reine.

Jésus dit « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie »

Le chemin de Marie ne peut-être que celui de Jésus.

En suivant la calèche de Marie, marchons sur son Chemin et nous trouverons la Vérité et la Vie.

Départ le 1er mai 2020, de Lourdes et de La Salette.

Arrivée le 15 août à Pellevoisin.

Final le 12 septembre à Baillet en France : 12 septembre, fête du Saint Nom de Marie !

Cheminez avec Marie !

Marie en visitant la France, visite chacun de ses enfants : vous êtes ses enfants.

C'est bien vous qui chaque nuit pendant vos insomnies, priez pour vos défunts, pour votre travail ou votre absence de travail, pour vos enfants, vos petits enfants non baptisés, vos grossesses impossibles, vos naissances non aboutis, vos proches gravement malades, vos voisins, vos amis, tous ceux à qui vous n'osez pas parler de Dieu...

De Lourdes et La Salette à Baillet en France, Marie voyage au rythme du cheval et prend soin chaque soir d'un village.

Ouvrez vos églises, pour un chapelet, une veillée de prière, une nuit d'adoration.

Accueillez la avant d'entrer dans l'église sur la place du village, invitez les habitants à son arrivée autour d'une brioche et d'un verre de l'amitié.

Ils viendront volontiers sous prétexte d'admirer le cheval et de contempler la calèche... Sans que vous vous en doutiez, chacun au fond de son cœur s'adressera à Maman.

Ensuite, proposez un pique-nique partagé, puis l'entrée de la statue en procession à l'église et la veillée de prière.

Pour les processions à venir en compagnie de Marie, regardez autour de chez vous, vous trouverez des sanctuaires oubliés, souvenirs d'apparitions de la Vierge Marie. Réveillez, fleurissez ces chapelles, calvaires et fontaines bénies...

Allez-y, retournez-y en procession, suppliez le Ciel d'un seul cœur.

« Mais priez donc mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps, mon Fils se laisse toucher. »

dit Marie aux enfants de Pontmain le 17 janvier 1871 et au même instant les ennemis font demi-tour, la guerre cesse.

**« Ne crains pas de prendre chez toi Marie » (Mt 1,20)
Consécration de chaque enfant de France à leur Reine**

Cette parole de l'ange du Seigneur à Joseph, chaque personne devrait la prendre pour elle et ainsi inviter Marie à venir vivre chez elle, pour

que de plus en plus l'amour de Jésus puisse librement se communiquer à chacun autour d'elle et l'aider à resplendir de sa lumière et de son amour.

Se consacrer à Marie, c'est se mettre à l'école de celle qui a gardé tous les mystères de Jésus, joyeux, douloureux et glorieux, comme la seule vraie lumière qui éclairait les événements de sa vie.

Ainsi Marie ne vivait que de Jésus,
et une personne qui se consacre à elle
permet à Jésus d'établir en elle son Royaume de vérité
et d'amour,
comme il l'a fait en Marie.

« De plus, sous le vocable de Notre Dame de France, Reine de la paix, Marie prépare pour notre pays, à travers cette consécration personnelle, une véritable résurrection de la fille aînée de l'Église. »

Accompagnons Marie 50 m ou 1500 km

Les trois routes majeures : Jérusalem, Rome, Saint Jacques de Compostelle, appellent et emmènent les foules hors de France.

Mais le pays de Saint Louis et Sainte Jeanne d'Arc a eu dès le commencement de son histoire, et garde toujours sur son sol ses chemins à lui.

Des chemins innombrables, les uns en l'honneur des saints nés chez lui, de son sang ; les autres en l'honneur de saints venus d'ailleurs, des apôtres, des saintes femmes de l'évangile et surtout et plus que tous les autres ensemble, des chemins en l'honneur de Notre Dame.

Devant quels sanctuaires s'arrêter de préférence ?

Regardons le choix fait par Marie elle-même. Ses apparitions dessinent sur notre pays son initiale, ce M tracé, visible du ciel.

Combien au cours de ce chemin, dans tous les diocèses traversés y a-t-il d'autres sanctuaires de la Vierge Marie ? Tous nous appellent irrésistiblement.

C'est en compagnie de Jeanne d'arc que nous marchons, 2020 est le centenaire de sa sanctification. Elle porte avec nous toutes les intentions de la Vierge Marie.

Sainte Jeanne d'arc n'est-elle pas l'image, la personnification de la France ? N'incarne-t-elle pas la France ?

En la regardant porter son cierge ou ses roses à Notre Dame de Ber-
mont, c'est la France dans ce qu'elle a de plus profond et d'éternel que
nous voyons dire à Notre Dame tout ce qu'elle a dans le cœur et dans la
pensée.

Marchons avec Marie 50 m ou 1500 km, du 1er mai au 12 septembre,
portons les intentions de prières de Marie, toutes les intentions que ses
enfants lui confient inlassablement, en suivant sa calèche sur les routes
de France.

Pas de préparation exceptionnelle, pas d'organisation sophistiqué ; le
marcheur est seul derrière Marie, solitaire bien qu'accompagné. Il quitte
sa vie confortable pour prier pour la France.

Libre, il choisit son tronçon.

Une liberté totale, comme sur les chemins de saint Jacques, chacun est
autonome, et tous prient aux intentions renfermés dans le cœur de Marie.

Marie porte l'avenir de l'Eglise dans son cœur, l'avenir de la planète
et la paix dans le monde.

Elle connaît la volonté de Dieu, blottit dans ses bras, nous sommes
certains de prier pour que « la volonté de Dieu soit faite sur la terre
comme au Ciel ».

Aider à l'organisation

Nous avons besoin d'aide pour organiser cet événement !

Vous pouvez dès maintenant donner du temps en rejoignant
notre secrétariat parisien et/où devenir l'un des responsables des
accueils locaux sur le « M » de Marie.

Ou bien cocher de Notre Dame.

Sans oublier les prêtres accompagnateurs de tous ces marcheurs.

Regardez le lien pour la carte des trajets

<https://www.apologetique.net/marchons-avec-marie/>.

Pour nous aider, merci de contacter rapidement :

Mme Escalle - 06 74 85 13 26 - moniquescalles@hotmail.fr

Mme Casagrande - 06 60 61 60 37 - casagrandemarianne@gmail.com

Vie de Louis Martin

D'après :

*« Louis et Zélie Martin, une sainteté pour tous les temps »
de William Jean Clapier (éditions Arpège)*

*« L'histoire extraordinaire de la famille Martin,
la famille de Thérèse de Lisieux »*

du Père Stéphane Joseph Piat (éditions Pierre Téqui)

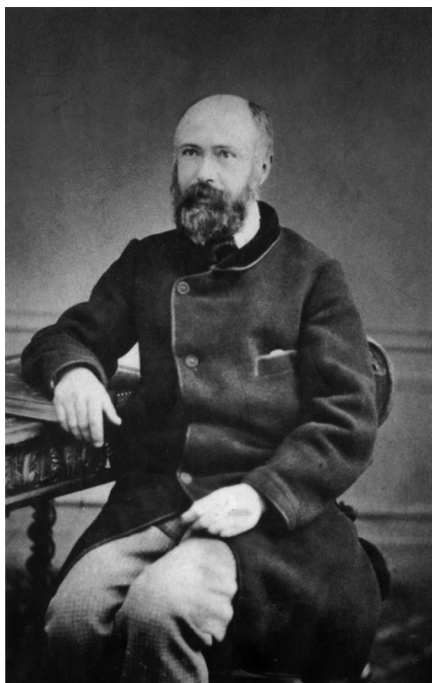
*« Mes saints parents Louis et Zélie Martin »
de Céline Martin (éditions du Cerf)*

Au fil des lignes qui suivent nous découvrirons la personnalité très riche de Louis Martin, son cœur ouvert, généreux, sa gaieté naturelle qu'il savait répandre autour de lui, son goût pour la méditation, son amour de la nature. La foi qui coulait dans ses veines était de la même nature que celle de Zélie. Ses filles ont su reconnaître les qualités de cœur de ce père incomparable et la tendresse presque surnaturelle dont il les a entourées, cherchant à leur donner le meilleur pour leur épanouissement. Il été éducateur sous le regard de Dieu et avec Dieu. La façon dont ses filles l'ont entouré durant sa maladie témoigne de la force des liens qui les unissaient.

*L'ascendance de Louis Martin,
son adolescence, sa vie célibataire*

Louis Aloys-Stanislas Martin naquit le 22 août 1823 à Bordeaux. Son père, Pierre-François Martin était militaire au régiment d'infanterie de l'armée du Rhin. Il participa à l'épopée napoléonienne, fit campagne en Prusse, en Pologne puis revint en France en 1814. Promu capitaine en 1815, il rencontra en 1819, à Lyon, au foyer du capitaine Boureau celle qui sera son épouse Anne-Marie Boureau de vingt trois ans sa cadette. Ils auront cinq enfants. Louis, leur second fils, naît à Bordeaux, baptisé en 1823 en l'église sainte-Eulalie de Bordeaux.

La carrière exemplaire de Pierre-François lui valut d'être nommé chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis ; en 1824, libéré de la

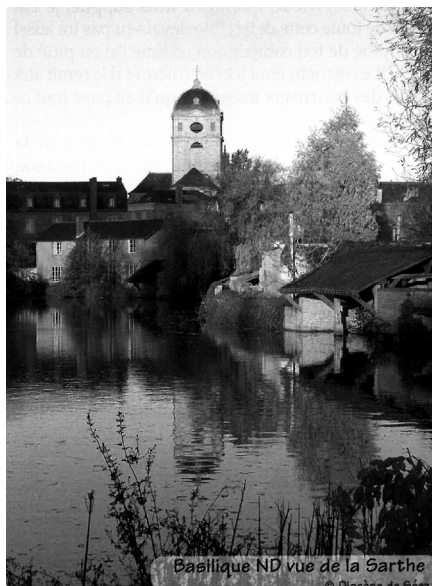


Louis Martin
© Office central de Lisieux

guerre d'Espagne il fut muté en Avignon puis à Strasbourg et prit sa retraite; en 1830 pour favoriser l'éducation de leurs enfants, les Martin s'établirent à Alençon, chef-lieu du département de l'Orne. C'était un homme profondément pieux.

Fils de militaire, Louis-Aloys fit partie des enfants de troupe de l'âge de trois ans et demi jusqu'à sept ans avec les avantages de cette situation; il y apprit à lire à écrire et à calculer; en décembre 1830, le foyer Martin revenant à Alençon, Louis est probablement inscrit à l'unique école religieuse de garçons de la ville, les frères des écoles chrétiennes; on connaît peu de choses sur sa scolarité ni sur sa première communion. Il acquit sans doute une culture de qualité car, durant son séjour à Rennes comme apprenti horloger, il a retranscrit des textes littéraires qui en témoignent.

Pourquoi ne choisit-il pas la carrière militaire? Il choisit l'horlogerie car plusieurs influences ont dû le guider vers ce métier: un ami de son père à Strasbourg, horloger de métier, des parents de son père, certains traits essentiels de sa personnalité permettent de comprendre ce choix. Il alliait la patience, l'attention, l'application, la minutie, la concentration. Agé de dix neuf ans, il rejoint Louis Bohard, cousin germain de son père à Rennes et devient son apprenti pendant quelques mois entre 1842 et 1843. Il



Basilique ND vue de la Sarthe
© Dinchen de Bèze

découvre la Bretagne et a un vrai coup de cœur pour ce pays, heureux de porter le costume traditionnel. Une lettre de sa maman témoigne de la tendresse et de la foi de celle-ci : « Je prie avec toute la ferveur de mon cœur afin que Dieu répande sur tous mes enfants le bonheur et le calme dont on a besoin sur cette terre orageuse. »

Le séjour de Louis à Rennes est l'occasion d'un fait révélateur de sa personnalité. Dans deux cahiers reliés par la suite en un seul, intitulé par Louis « fragments littéraires », la sensibilité culturelle de Louis s'affirme ; on trouve dans ce recueil Chateaubriand, Lamartine, Joseph de Maistre, Victor Hugo, Racine, Boileau, Voltaire, Buffon ; il puisera dans ces textes son inclination à méditer. L'exaltation de la nature le conduit vers Dieu. Deux textes montrent l'élan spirituel qui l'anime. La prière du soir à bord d'un vaisseau par Chateaubriand : « Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile au milieu de l'océan, contemplaient un soleil couchant sur les flots ! Comme elle allait à l'âme l'invocation à la mère de douleur. » Une autre prière d'un auteur inconnu : « Ô Dieu de l'univers, que tes œuvres sont grandes et belles ! Dieu de mon cœur, qu'il m'est doux de croire en toi et comment pourrais-je te méconnaître quand ta présence éclate de toutes parts avec tant de gloire et de magnificence. » Il entre dans la maturité de la vie animé par un grand idéal spirituel.

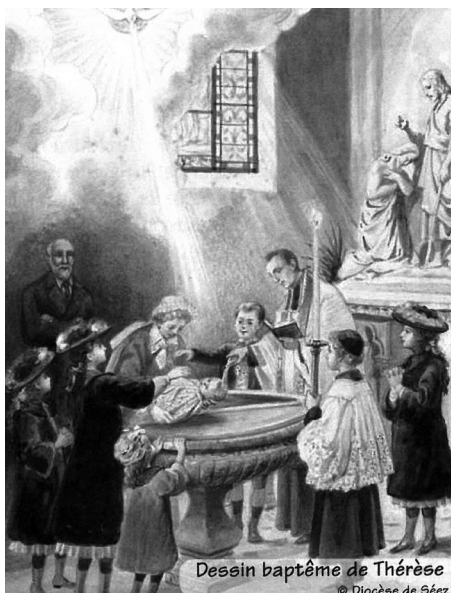
Pour approfondir davantage son initiation professionnelle, il se rend à Strasbourg mais auparavant effectue un périple en Suisse ; il franchit la frontière de Suisse par le pont saint Maxence Maurice, est à Berne, puis à Bâle ; il fait un détour jusqu'au Grand saint Bernard. Sur le livre des voyageurs, on lit : « Je suis satisfait d'avoir vu l'hospice. Louis Martin ». Cette halte aura un grand retentissement sur sa vie future. A Strasbourg, il est accueilli par Aimé Mathey, ami de son père et y restera de 1843 à 1845 pour poursuivre sa formation professionnelle. Il profite pour s'initier à la langue allemande et sauve de la noyade le fils d'Aimé Matthey ; il est accueilli chaleureusement dans ce foyer mais l'absence de toute pratique religieuse l'attriste. Avant de rentrer à Alençon, il effectue un second séjour auprès des chanoines de la Grande Chartreuse et s'ouvre au prier de son désir de vocation religieuse mais il lui manque d'avoir fait des études de latin. Rentré à Alençon, il se met à l'étude du latin avec ardeur, ne ménageant pas sa peine. Il achète des grammaires, des dictionnaires, prend des leçons mais son équilibre physique et même psychique



en est atteint. Il abandonne reconnaissant combien ces études le fatiguaient.

Après sa déception au Grand Saint-Bernard, il reprend le fil de sa vie professionnelle. Il arrive à Paris vers la fin de l'année 1847 ; il trouve l'hospitalité chez des membres de sa famille,

sa grand-mère madame Bureau Nay et le colonel Louis-Henry de Lacauve. Il est alors âgé de 24 ans. Jeune et de belle prestance, avec le visage éclairé par de grands yeux au regard pénétrant, élégant, il résiste aux multiples sollicitations de la vie parisienne. Dans une lettre à son frère qui s'apprête à faire ses études à Paris, Zélie raconte : « Il (Louis) me raconte ce qu'il a éprouvé lui-même, et ce qu'il lui a fallu de courage pour sortir victorieux de tous ces combats. Si tu savais par quelles épreuves il est passé. »



Il revient à Alençon en novembre 1850. Il s'y installe et ouvre son commerce d'artisan-horloger soutenu efficace-

ment par une femme bienfaitrice, présidente de l'œuvre de l'Adoration du Saint Sacrement. En novembre 1850, il achète une maison rue du pont neuf et s'engage à rembourser la somme sur une période de 15 ans. Il prospère assez vite et adjoint à son commerce d'horlogerie, un rayon de bijouterie mais il respecte le repos dominical malgré les pressions de ses amis. Au XIX ième siècle, les commerçant n'hésitent pas à ouvrir leur boutique une bonne partie du dimanche ; les préceptes de l'Eglise sont

pour lui des repères sûrs. Il participe aux réunions d'un cercle qui favorise les rencontres spirituelles sous l'accompagnement de l'abbé Hurel ; il aime jouer au billard, se fait des amis fidèles ; il fait de longues promenades et s'adonne à la pêche, apportant le fruit de ses prises au monastère des clarisses d'Alençon. « La réputation de piété et de ferveur de sa vie chrétienne faisaient croire dans le pays qu'il avait vœu de célibat. » Si ce n'est pas le cas, il reste toujours nostalgique de la vie monastique. En avril 1857, il fait l'acquisition d'une maisonnette proche de l'église Saint Pierre de Monsort, appelée « le pavillon ». C'est une tour à trois niveaux donnant sur un jardin ; il en fait son lieu de détente et de ressourcement spirituel et y installe une statue de la Vierge appelée à devenir célèbre sous le nom de la « Vierge du Sourire ». Il grave sur les murs certaines sentences : « Dieu me voit. L'éternité avance et nous n'y pensons pas... Bienheureux ceux qui gardent la loi du Seigneur. »

L'âme de Louis est fascinée par l'absolu de Dieu, il est pur, courageux, il est sensible à l'esthétique du romantisme, s'intéresse à l'histoire de France, à ses traditions. Il ne cesse de reconnaître le geste créateur de Dieu. A l'approche de ses trente cinq ans, il engage toute sa vie sur sa foi en Dieu.

Voici l'hiver 1857-1858 ; Comment Louis envisage-t-il le mariage à cette époque ? Il n'est pas hostile à l'hypothèse d'un engagement matrimonial sans union physique : S'engager dans le sacrement du mariage ne peut se réaliser à ses yeux que dans l'optique d'un parfaite continence, celle d'un mariage blanc, ratifié et non consommé. Il a consigné un texte à ce sujet : « Ces illustres époux (Marie et Joseph) ont eu pour imitateurs plusieurs saints qui, vivant dans le mariage comme des vierges, se sont bornés à l'union pure du cœur, renonçant d'un commun consentement au commerce charnel qui leur était permis. »

Le mariage de Louis, le décès de Zélie, sa vie à Lisieux

Les parents de Louis s'impatientent de le voir rester célibataire. Sa mère participe à des cours de spécialisation du point d'Alençon et elle y remarque une jeune fille, Zélie Martin, lui parle de son fils, célibataire. Il semblerait que Zélie ait été alertée. C'est alors qu'ils se rencontrent sur le pont Saint-Léonard. Il y eut un véritable choc amoureux. Ce n'est que dix mois après leur mariage célébré le 13 juillet 1858, grâce à l'inter-



vention d'un confesseur, que le choix d'une vie de continence dans le mariage est abandonné.

Nous avons dans notre précédent numéro suivi les époux Martin tout au long de leur vie conjugale avec la naissance de leurs enfants, la mort de certains d'entre eux jusqu'au décès de Zélie Martin.

Céline témoigne du courage de son père pour décider de l'avenir de ses filles après le décès de leur mère. « Après la mort de notre mère, une question importante se posa pour lui au sujet de ses cinq filles dont l'aînée avait dix sept ans et la plus petite quatre ans et demi. Plusieurs personnes, même son directeur de conscience, lui conseillèrent de nous mettre toutes en pension mais l'amour de ses enfants primait tout chez lui. Il leur voulait du bien, le plus grand bien. Il prit la résolution de venir habiter Lisieux afin de nous rapprocher de la femme de mon oncle, un ange de douceur et de paix. Plus tard, je voulais savoir pourquoi, malgré les instances qui lui furent faites, il se décida à quitter Alençon. Il me répondit : « qu'il voulait nous soustraire à l'influence trop mondaine de quelques familles amies et aux idées libérales d'autres. » Il a cinquante cinq ans et va quitter une ville où il vit depuis vingt sept ans, ses relations amicales.

Tandis que Louis s'occupe de la liquidation de l'entreprise dentellière, Isidore, le frère de Zélie recherche un logement adapté à la famille. Il ne visite pas moins de vingt-six habitations et trouve enfin. C'est une maison ravissante, dotée d'un jardin, de bosquets, un rez-de-chaussée, un étage donnant de plein pied sur un grand jardin, au deuxième niveau un belvédère. Le 16 septembre, les familles Martin et Guerin se réunissent à Alençon. Louis est nommé tuteur et Isidore subrogé-tuteur des enfants. Le bail de location de la maison est signé. Ce sont ses filles qui lui donnent le nom de « Buissonnets ». une nouvelle phase de l'itiné-

raire spirituel de Louis, s'ouvre ; elle s'étalera sur près de onze années, de novembre 1877 à février 1889.

Les deux villes d'Alençon et de Lisieux sont distantes d'une centaine de kilomètres. Lisieux est une ville d'environ 16 000 habitants qui connaît alors un déclin économique, l'activité de la ville reposant essentiellement sur l'industrie textile, le Calvados était renommé pour la qualité de ses toiles. En arrivant à Lisieux, Louis profite de ses rentes durement acquises et se consacre au bien-être et à l'éducation de ses filles. Il reste en dehors de tout débat politique, alors qu'Isidore Guérin est fortement engagé. Les deux familles Guérin et Martin se réunissent tous les jeudis et les dimanches. Isidore entraîne Louis dans la vie paroissiale locale.



Thérèse en 1876

Libre de toute activité professionnelle Louis est maintenant un retraité actif ; il sollicite chacune de ses filles pour l'accomplissement des tâches ménagères et lui-même assure l'entretien et le bon état de la maison. Il bêche le jardin, coupe et range le bois, s'occupe de la basse-cour, fait lui-même son cidre, confectionne des jouets pour les enfants, entretient la volière. La vie s'écoule dans la simplicité un peu plus retirée qu'à Alençon ; la nourriture est très simple : le matin, de la soupe, le dimanche seulement, du chocolat.

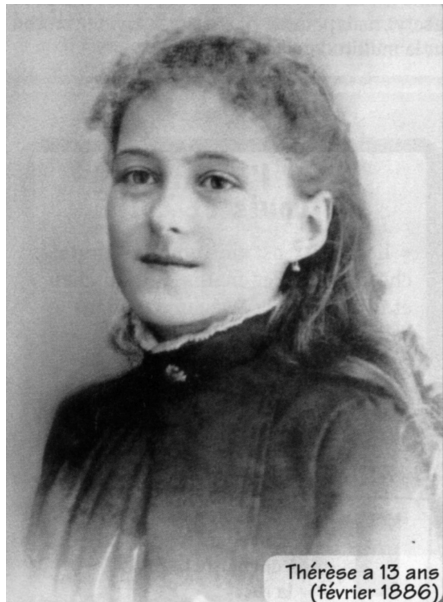
Louis imprime un climat de chaleur et de concorde familiale, surtout le soir, lors des veillées : chants, histoires anciennes, récitations de poèmes, parties de dames, dégustation de pommes ou de marrons cuits dans la cheminée. Il est une tradition familiale à l'occasion du nouvel an ou de la fête de Louis, le 25 août, dans la pièce du Belvédère que les enfants ont décoré de guirlandes et de fleurs. Thérèse, vêtue de sa plus belle robe, lit un poème, le plus souvent composé par Pauline, tel celui-ci, à la veille de ses huit ans : « Je t'aime, nous t'aimons toutes beaucoup, mon petit père, tu es si bon, si doux, si aimable, si pieux. Tu as tant fait pour nous depuis que notre mère hélas s'est envolée dans les Cieux. A Lisieux, tu guidas notre pauvre nacelle et pour cela, Ô père, il dut bien t'en coûter. Mon Dieu, promettez-le, vous la ferez très belle, la couronne

que papa aura su mériter. » Il n'est pas étonnant que le théologien Hans Urs von Balthasar écrive en parlant de Thérèse « qu'elle est née dans un monde familial qui devient aussitôt pour elle l'image du ciel et le restera toujours. » Dans l'autorité d'amour de leur père, chacune apprend ce qu'est l'autorité de Dieu. Mais, note René Laurentin, l'affectivité débordante de Louis « rendit peut-être ses filles trop sensibles ». Sa forte émotivité, son grand désir d'absolu s'accroîtront avec l'âge et la maladie.

L'année qui suit l'arrivée des Martin à Lisieux a lieu l'exposition universelle à Paris. Louis y entraîne ses deux aînées. « Je ne vous parlerai pas de notre enthousiasme en voyant pour la première fois ce grand Paris. Toute la semaine nous a été accordée pour visiter la capitale ; nous étions libres de refuser mais la tentation était si attrayante que nous avons succombé » écrit Marie. Elles visitent Notre-Dame des Victoires, la Madeleine, les Tuileries, la Concorde, l'Opéra, assistent à une représentation au Théâtre français. Louis emmène aussi régulièrement ses enfants au bord de la mer en 1878, en 1885, 1886, 1887 à Deauville, à Trouville. Thérèse, alors âgée de sept ans et demi, transcrit sur son cahier de devoir : « Papa est à Trouville. Il va peut-être rapporter des crabes, je m'en réjouis ; c'est si amusant de voir ces petites

bêtes noires devenir rouges quand on les fait cuire. » Et Louis avoue : « Malgré les épreuves traversées, il est des moments où mon cœur surabonde de joie ». Il se rend régulièrement à Alençon sur la tombe de Zélie ; il y a conservé le pavillon et rend visite à ses amis. Il se rend aussi à Paris pour surveiller ses placements d'argent.

Le seul grand voyage que Louis accomplit sans la présence de ses filles est en 1885, un long périple en compagnie de l'abbé Charles Marie, vicaire de l'église saint-Jacques qui en est l'initiateur. Il passe par Munich, Vienne, Constantinople, Naples, Athènes, Rome, Milan. C'est l'occasion d'une nombreuse correspondance avec ses filles : « Je t'assure que je voudrais bien vous avoir toutes les cinq ; sans vous, il me manque



Thérèse a 13 ans
(février 1886)

la plus grande partie de mon bonheur. Si je pouvais te vous faire ressentir tout ce que j'éprouve. En attendant, continuez de prier pour nous... Ma Marie, ma grande, ma première, continue à conduire ton petit bataillon le mieux que tu pourras et sois plus raisonnable que ton vieux père qui a déjà assez de toutes les beautés qui l'entourent et qui rêve du Ciel et de l'infini... Si je pouvais vous faire ressentir tout ce que j'éprouve en admirant les grandes et belles choses qui se déroulent devant moi. Mon Dieu, que œuvres sont donc admirables !... Encore une fois je vois tant de belles choses que je m'écrierai volontiers : « C'est trop, Seigneur, vous êtes trop bon pour moi. »

A Rome, « Saint-Pierre est bien pour moi ce qu'il y a de plus beau au monde. J'ai prié pour vous que j'aime tant. Il est si doux de prier là. C'est certainement ici que j'éprouve le plus de plaisir. La pensée de votre mère me suit aussi constamment. »

A Milan, « Tout ce que je vois est splendide mais c'est toujours une beauté terrestre et notre cœur n'est rassasié de rien tant qu'il ne voit pas la beauté infinie qui est Dieu. A bientôt le plaisir intime de la famille; c'est cette beauté-là qui nous en rapproche davantage. »

La vocation religieuse des filles Martin

N'est-elle pas étrange, voire suspecte l'orientation massive vers le cloître des filles Martin? Sans doute l'environnement était-il propice, Louis et Zélie avaient aussi conservé une nostalgie indestructible de n'avoir pu exaucer leurs premiers désirs de vie consacrée; dans le contexte de l'époque la vie religieuse était entourée d'une certaine aura mais l'appel irrésistible que Dieu adressa à chacune des filles Martin résulte d'une vocation qui fut propre à chacune.



Céline et Thérèse Martin
© Office central de Lisieux



Pauline Martin
© Office central de Lisieux

Voici la prière qu'aimait réciter la famille Martin. Cette prière avait été composée par le général Gaston de Sonis :

« Mon Dieu, me voici devant vous, pauvre, petit, dénué de tout. Je suis là à vos pieds, plongé dans mon néant. Je voudrais avoir quelque chose à vous offrir, mais je ne suis rien que misère. Vous, vous êtes mon Tout, vous êtes ma richesse. Mon Dieu, je vous remercie d'avoir voulu que je ne fusse rien devant vous. J'aime mon humiliation, mon néant. Je vous remercie d'avoir éloigné de moi quelques satisfactions d'amour propre, quelques consolations de cœur.

Je vous remercie des déceptions, des inquiétudes, des humiliations. Je reconnais que j'en avais besoin, et que ces biens auraient pu me retenir loin de vous. Ô mon Dieu, soyez béni quand

vous m'éprouvez. J'aime à être brisé, consumé, détruit par vous. Anéantissez-moi de plus en plus. Que je sois à l'édifice, non pas comme la pierre travaillée et polie par la main de l'ouvrier, mais comme le grain de sable obscur dérobé à la poussière du chemin.

Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir laissé entrevoir la douceur de vos consolations. Je vous remercie de m'en avoir privé. Tout ce que vous faites est juste et bon. Je vous bénis dans mon indigence. Je ne regrette rien, sinon de ne pas vous avoir assez aimé. Je ne désire rien sinon que votre volonté soit faite.

Vous êtes mon maître et je suis votre propriété. Tournez et retournez-moi. Détruisez et travaillez-moi. Je veux être réduit à rien pour l'amour de vous. Ô Jésus que votre main est bonne, même au plus fort de l'épreuve ! Que je sois crucifié mais crucifié par vous ! Ainsi soit-il. »

Si cette prière synthétise certains traits typiques de la spiritualité du XIX^{ème} siècle, telle l'humiliation, l'anéantissement spirituel, elle transcende aussi son époque par sa pureté d'intention, sa simplicité.

Pauline est la première à être attirée par le Carmel; en 1882, elle ressent sa vocation pour le carmel, au cours d'une messe. « Il se fit une lumière très vive dans mon âme... Aussitôt rentrée aux Buissonnets, je confiais mon secret à Marie. Elle me fit simplement remarquer l'austérité du Carmel... Papa à qui j'allais faire le jour même ma demande, tandis qu'il se trouvait au Belvédère, me dit à peu près ce que m'avait dit Marie, mais je vis qu'au fond il était très glorieux de me voir cette vocation. »

Pauline entre au carmel de Lisieux, quelques mois plus tard. Quatre ans après, Marie emboîte le pas à sa soeur cadette vers la fin de l'été 1886. Louis croyait que son aînée resterait proche de lui ou fonderait un foyer: « Il fallait que j'abandonne mes petites soeurs! Pourtant je n'hésitais pas un seul instant et je fis à papa cette grande confidence. Il poussa un soupir en entendant cette révélation! Il était bien loin de s'y attendre car rien ne pouvait faire supposer que je voulais être religieuse. Il étouffa comme un sanglot et me dit: « Ah! Ah! Mais sans toi!!... » Il ne put achever Et moi, pour ne pas l'attendrir, je répondis avec assurance: « Céline est grande pour me remplacer, tu verras papa que tout ira bien. » Alors ce pauvre petit père me dit: « Le Bon Dieu ne pouvait pas me demander un plus grand sacrifice! Je croyais que tu ne me quitterais jamais! » Et il m'embrassa pour cacher son émotion. » La date du 14 octobre est retenue pour l'entrée de Marie au Carmel de Lisieux. Avant d'y entrer, Marie veut se recueillir sur la tombe de sa mère à Alençon. Léonie sans avertir personne profite de ce bref voyage pour solliciter son admission chez les clarisses, essai qui ne durera que quelques mois; il lui faudra deux essais infructueux à la Visitation de Caen où elle entrera finalement en 1899.

L'annonce de la vocation religieuse de Thérèse provoque à nouveau un choc à Louis, surtout compte tenu de l'âge très précoce de sa « petite reine ». Elle est encouragée dans sa vocation par sa soeur Pauline (sœur Agnès) et par Céline, mais dissuadée par Marie. « Je ne savais quel moyen prendre pour l'annoncer à papa. Pour faire ma grande confidence, je choisis le jour de la Pen-



Céline et Thérèse Martin
© Office central de Lisieux



Léonie Martin
© Office central de Lisieux

tecôte. Ce ne fut que dans l'après-midi en revenant des vêpres que je trouvai l'occasion de parler à mon père chéri. Il était allé s'asseoir au bord de la citerne et là, les mains jointes, contemplait les merveilles de Dieu. J'allai m'asseoir à ses côtés, les yeux déjà mouillés de larmes. Il me regarda avec tendresse et prenant ma tête, il l'appuya sur son cœur, me disant : Qu'as-tu ma petite reine ? Confie-moi cela. Puis se levant, comme pour dissimuler sa propre émotion, il marcha lentement, tenant toujours ma tête sur son cœur. A travers mes larmes, je lui confiais mon désir d'entrer au carmel alors ses larmes vinrent se mêler aux miennes mais il ne dit pas un mot pour me détourner de ma vocation, se contentant simplement de me faire remarquer que j'étais encore bien jeune pour prendre une détermination aussi grave...

Il me parla comme un saint... Il me montra des petites fleurs blanches semblables à des lys en miniature et prenant une de ces fleurs, il me la donna, expliquant avec quel soin le Bon Dieu l'avait fait naître et l'avait conservée jusqu'à ce jour. »

C'est la quatrième de ses filles qui choisit la vie religieuse ; il a alors près de soixante quatre ans. Thérèse s'expose à l'opposition du supérieur du Carmel. Louis accompagne alors sa fille auprès de l'évêque de Bayeux. Selon le vicaire général qui avait assisté à l'entretien : « Jamais chose pareille ne s'était vue. Un père aussi empressé de donner son enfant au Bon Dieu que cette enfant de s'offrir elle-même. » L'affaire est incertaine et Louis engage sa fille à faire un pèlerinage à Rome au cours duquel Thérèse en appelle au pape durant l'audience du 20 novembre 1887. L'autorisation de l'évêque arrive à la fin de l'année, le 9 avril 1888. Dans l'une de ses dernières lettres conservées, Louis écrit : « Thérèse, ma petite reine, est entrée hier au Carmel ! Dieu seul peut exiger un tel sacrifice mais il m'aide si puissamment qu'au milieu de mes larmes, mon cœur surabonde de joie. »

C'est au tour de Céline d'annoncer sa vocation le vendredi 15 juin 1888. : « J'annonce à papa ma vocation pour la Carmel, voici en quelles circonstances. Je montrais à mon père chéri une peinture que je venais d'achever; il était au Belvédère, assis devant sa petite table de travail, il paraissait méditer. S'étant tourné vers moi, il considéra ma toile avec plaisir et me proposa de me conduire à Paris pour m'y faire suivre des cours de peinture. Je répondis alors que je préférerais abandonner complètement cet art plutôt que de m'exposer à ternir mon âme, qu'ayant depuis longtemps donné mon coeur à Jésus, je voulais le lui conserver pur... Cet incomparable père pleura de joie et s'écria avec transport : « Viens, allons ensemble devant le Saint Sacrement remercier le Seigneur des grâces qu'il accorde à notre famille et de l'honneur qu'il me fait de choisir des épouses dans ma maison »

La grande épreuve de Louis Martin

En cette année 1888, Louis parvient au seuil de la dernière étape de sa vie. Ces graves confidences répétées en l'espace d'une année ont fragilisé sa santé. Le 1^{er} mai 1887, une attaque cérébrale entraîne une paralysie partielle du côté gauche. Isidore Guérin alerté prescrit le repos et l'application de sangsues. Louis se rétablit rapidement. Mais, lors du voyage à Rome, Thérèse remarque que son père se fatigue plus facilement et qu'il n'est plus aussi gai que d'habitude. Céline se souvient l'avoir vu « d'une pâleur mortelle et les lèvres très violettes ». Thérèse constate encore plus les progrès que « papa faisait dans la perfection. » Au cours du mois de mai 1888 et au cours de ses séjours habituels à Alençon, Louis passe au Carmel et s'entretient avec ses trois filles carmélites : « Mes enfants, je reviens d'Alençon où j'ai reçu dans l'église Notre Dame de si grandes grâces, de telles consolations que j'ai fait cette prière : Mon Dieu, c'en est trop ! Oui je suis trop heureux, il n'est pas possible d'aller au ciel comme cela. Je



Thérèse novice en manteau
(janvier 1889)

veux souffrir quelque chose pour vous et je me suis offert... le mot victime expira sur ses lèvres, il n'osa pas le prononcer devant nous, mais nous avions compris » ajoute sœur Geneviève.

Il semble qu'il ait été atteint d'une hypertension artérielle qui provoqua une montée anormale d'urée et de l'artériosclérose. Il a des pertes de mémoire, des distractions, des oublis. Louis est aussi envahi d'angoisses incontrôlables et tenaillé par la crainte d'une persécution religieuse. Ce comportement anormal est particulièrement visible lors de la fugue qu'il fait le 23 juin 1888. Il part pour Trouville sans avertir personne et envoie le lendemain une carte du Havre demandant de l'argent et renvoyant les clés des Buissonnets. Il finit par être retrouvé à la poste du Havre, la barbe rasée pour ne pas être reconnu ; il a passé son temps avec les pêcheurs ; on suppose qu'il a voulu se rendre au Canada retrouver le père Picon pour y mener une vie d'ermite. Durant l'été 1888, la santé de Louis donne des signes de faiblesse de plus en plus manifestes : difficulté pour se déplacer, étourdissements. Louis parle toujours de son désir de devenir ermite ; il veut rencontrer le père Pichon au Havre mais, en route à Honfleur, il est

victime d'un nouvel accident cérébral. Céline et Léonie sont en état de choc. Quand le malade va mieux, ils peuvent reprendre le train. « Oh ! Que papa me fait pitié ; je vois qu'il souffre beaucoup, sa pauvre figure est d'une pâleur mortelle. »

Dans ses moments de dépression, il lui arrive souvent de se couvrir la tête. Thérèse se souvient alors d'une vision qu'elle a eue à l'âge de sept ans : « Son père dans le jardin des Buissonnets, la tête couverte d'une espèce de tablier en sorte que je ne pus voir son visage. » Elle l'interprète comme la face adorable de Jésus voilée lors de sa passion.

Louis a toujours été très généreux. Sa bonté lui vaut même le titre de « père du carmel. » Avant d'entrer dans le feu de sa passion, il pose un acte hors du



Marie Martin
© Office central de Lisieux

commun. Vers la fin de l'année 1888, la générosité des fidèles est sollicitée pour un nouvel autel dans la cathédrale. Il faut recueillir la somme de dix mille francs. Louis apporte la totalité de la somme demandant seulement la discrétion absolue ; c'est une somme considérable, les revenus d'une année de l'activité commerciale de Zélie Martin. Sa générosité paraît excessive à Isidore Guérin. L'autel sera consacré un an et demi plus tard et Thérèse souligne : « Papa venait d'offrir à Dieu un autel. Ce fut lui la victime choisie pour être immolée avec l'agneau sans tâche. » La prise d'habit est fixée au 10 janvier 1889. Louis y assiste paisiblement en toute lucidité. « Jamais il n'avait été plus beau, plus digne, écrit Thérèse. Il fit l'admiration de tout le monde, ce jour fut son triomphe, sa dernière fête ici-bas. »

Les jours suivants, il fait preuve d'un réel équilibre, achetant la maison voisine et projetant d'acheter les Buissonnets. L'amélioration ne dure pas, il montre une conduite de plus en plus extravagante : agitation, rires prolongés, battements de mains, conversations seul dans sa chambre. « La journée du 10 janvier fut le triomphe de mon Roi, je le compare à l'entrée de Jésus à Jérusalem le jour des Rameaux, comme celle de notre Divin maître, sa gloire d'un jour fut suivie d'une passion douloureuse. » En effet, le 12 février 1889, il perd le contrôle de lui-même, saisi de visions imaginaires, terrifié par la menace d'agresseurs, il s'arme d'un revolver pour protéger ses filles. L'oncle Guérin accouru, le fait désarmer et prend la décision de le faire interner à l'hôpital du Bon Sauveur à Caen. Louis passe voir ses filles au parloir du Carmel puis prend le train vers Caen ; il pense être en promenade ; vers la fin de la journée, il rejoint l'hôpital psychiatrique.

Il entre dans la plus grande épreuve de sa vie, il soixante six ans. Thérèse n'hésite pas à appeler ce malheur « notre grande richesse ». Dans le contexte de l'époque, il se mêle humiliation physique, sociale et mentale et la sainteté de Louis prend un relief unique. L'hôpital a une grande notoriété, un des premiers établissements psychiatriques de France. C'est une véritable petite cité abritant plus de 1700 personnes. « Notre chagrin était avivé d'une façon cruelle par l'indiscrétion des conversations que l'on tenait devant nous. » Il est placé dans le quartier des malades dit tranquilles ou semi-tranquilles où se trouvent près de cinq cents hommes. Pour être plus disponibles à leur père, Céline et Léonie s'installent à l'hospice saint Vincent de Paul à Caen. « Vous êtes l'apôtre. » lui dit une



Thérèse novice sans manteau
(janvier 1889)

religieuse. « C'est vrai, répond Louis, mais j'aimerais mieux être apôtre autre part que là; enfin puisque c'est la volonté du Bon Dieu! Je crois que c'est pour abattre mon orgueil. »

Il s'adapte au rythme de vie, aide un peu dans certains travaux. De sa personnalité émane quelque chose de mystérieusement doux, affable, attentionné. « C'est déchirant de voir ce beau patriarche dans un pareil état. Depuis le peu de temps qu'il est ici, il a su se faire aimer, et puis il a quelque chose de si vénérable! Il porte sur lui un cachet pas ordinaire. » Depuis son état de santé oscille entre calme et

agitation, sa motricité devient de plus en plus pénible, son élocution de plus en plus embarrassée. Il reçoit la visite de ses filles, Céline, Léonie, de madame Guérin à qui il parle des Buissonnets, de ses carmélites. Il distribue aux autres les gâteries qu'on vient de lui offrir. Aux premiers jours d'avril, monsieur Guérin envisage de faire destituer Louis de la gestion de ses biens matériels; les filles Martin réprouvent ce dessein mais l'oncle Guérin reste ferme dans sa décision; le tribunal de Lisieux prononce l'interdiction sur la gestion de ses biens. Deux notaires arrivent au Bon Pasteur et obligent Louis à signer l'acte de renonciation à la gérance de ses biens. Louis, ce jour-là, est en pleine possession de ses moyens et se met à pleurer. « Ah! Mes enfants m'abandonnent et n'ont plus confiance en moi! » Louis est meurtri et ses filles tout autant. Céline et Léonie s'appêtent à quitter les Buissonnets, les meubles sont dispersés, une partie placée au Carmel. « Ô petite chérie, écrit soeur Marie à Céline, quand j'ai vu ce déménagement, ces vieux restes des Buissonnets qui me rappelaient mille souvenirs et le pauvre Tom (le chien) derrière les voitures, je n'ai pu m'empêcher de pleurer. »

En mars 1890 on espère un retour à Lisieux, ses jambes ne peuvent plus le porter. « Si vous habitiez dans un endroit isolé, je vous conseillerais de le prendre car il n'est point difficile à soigner et ce serait une consolation pour lui de se retrouver au milieu des siens » mais ce retour est sans

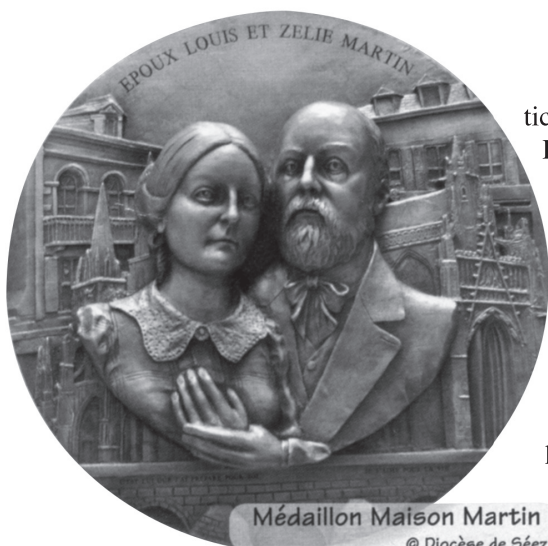
cesse différé tant que l'immobilisation n'est pas totale. Le 24 septembre 1890, c'est la prise de voile de Thérèse. Céline visite son père le 22 septembre pour qu'il bénisse les voiles noirs de Thérèse. Le plan de sa venue est arrêté dans les moindres détails mais l'oncle Guérin stoppe immédiatement l'initiative. Thérèse ne peut cacher sa douleur : « Ce jour-là, Jésus permit que je ne puisse retenir mes larmes et mes larmes ne furent pas bien comprises... En effet, j'avais supporté sans pleurs de bien plus grandes épreuves, mais alors, j'étais aidée d'une grâce puissante ; au contraire le 24, Jésus me laissa à mes propres forces et je montrai combien elle étaient petites. »



Lisieux. Les Buissonnets
© Pèlerinage Sainte-Thérèse

Les mois se succèdent sans que le retour tant espéré de Louis à Lisieux se concrétise. L'espérance des cinq sœurs ne sera exaucée qu'au cours de l'année 1892. Elle endureront cette attente de trois ans et trois mois portant la grande épreuve de leur père, sa passion marquée du sceau de l'humiliation. Avec une santé psychique défaillante, Louis a aimé, cru et espéré ; sa sainteté s'est affirmée dans un état mental indigent. Sa sainteté fut exemplaire au sein même d'une misère mentale qui n'était pas de la démence. Une de ses filles rappelle : « Le rapprochement s'imposera impérieux, obsédant entre ce père si digne, si bon, le juste par excellence, découronné de sa gloire comme la face adorable de Jésus fut voilée pendant sa passion, ainsi la face de son fidèle serviteur devait être voilée aux jours de ses douleurs afin de pouvoir rayonner dans la Céleste Patrie, auprès de son Seigneur, le Verbe éternel. C'est au Carmel au moment de nos si grandes épreuves relatives à la maladie cérébrale de notre père que Thérèse s'attacha davantage au mystère de la Passion, c'est alors qu'elle obtint d'ajouter à son nom celui de la Sainte Face. »

Aux premiers mois de l'année 1892, les examens médicaux révèlent que la paralysie des jambes est irréversible et permet le retour de Louis. Les filles Martin sont alors confrontées à la nécessité des soins très par-



ticuliers dont leur père aura besoin. Elles recourent à un domestique Désiré Le Juif. L'émotion étreint toute la famille. Les Guérin aménagent leur maison pour recevoir Louis dans les meilleures conditions. « Le moral est aussi bon que possible. Il fallait le porter dans la voiture... il a pleuré tout le temps et paraît si heureux au milieu de ses enfants. » A peine installé chez les Guerin, il est conduit au Carmel pour y revoir ses trois filles.

Cette première visite sera aussi la dernière.

A la fin de l'échange, il montra du doigt le ciel et prononça ces deux mots « au ciel ! » Il passe ses journées dans le jardin assis et marche soutenu par deux personnes. Louis ne maîtrise plus son émotivité ; les communions eucharistiques le mettent dans un état second ; aussi, il est décidé de ne plus lui donner accès à la communion. Pour faciliter les soins, Isidore Guerin loue un appartement face à leur maison. Louis est installé au rez-de-chaussée. Les promenades l'apaisent beaucoup ; il se réjouit quand il apprend l'élection comme prieure de Mère Agnès de Jésus, sa Pauline. « Elles ne pouvaient faire un meilleur choix ! » s'exclame-t-il. Il aime écouter les mélodies jouées sur le piano. Céline fait quelques photos de son père qu'elle envoie au Carmel.

A la fin juin 1888, il séjourne au château de la Musse chez monsieur Guerin. Il y goûte le calme. Au même moment, Léonie fait sa troisième tentative de vie religieuse. « Je n'oublierai jamais la manière dont il m'a embrassée pour la dernière fois. Il l'a fait si tendrement ! Comme s'il avait su qu'il ne me reverrait plus. » Il goûte encore pleinement la beauté de la nature. « Nous nous sommes arrêtés pour entendre le rossignol. Il écoutait... avec une expression dans le regard ! C'était comme une extase, un je-ne-sais-quoi de la Patrie qui se reflétait sur ses traits. » Le 18 août prend fin le séjour au château de la Musse. Céline reste seule à s'occuper de son père, aidée par le domestique. Il passe de longues périodes en étant assez tranquille, prononce encore quelques paroles.



Thérèse a 15 ans

Sa santé va maintenant se détériorer d'une manière grave et irrémédiable. Une attaque de paralysie, au mois de mai, le met dans un état alarmant. Il semble être à toute extrémité puis en juin nouvelle alerte avec une crise cardiaque grave ; lentement, la paralysie progresse et atteint la gorge ; son état de santé se stabilise et il est emmené pour un dernier séjour au château de la Musse mais il est très affaibli. Le 28 juillet, une nouvelle

crise cardiaque plus grave a raison de ses dernières forces physiques. Il reçoit le 28 juillet les derniers sacrements. En cette nuit du samedi 28 au dimanche 29 juillet, les familles Martin et Guérin, le Carmel de Lisieux et le monastère de la Visitation de Caen entourent Louis de leurs prières ; vers cinq heures du matin, il entre en agonie. Seule, Céline est présente ainsi que monsieur Guérin. « Alors, mon cher petit père ouvrit les yeux et les reposa sur moi avec une affection et une reconnaissance indicibles, ils étaient pleins de vie et d'intelligence puis il les ferma pour toujours. Il était huit heures et quart du matin. » Céline, le jour même, écrit au carmel de Lisieux : « Papa est au ciel !... j'ai reçu son dernier soupir, je lui ai fermé les yeux... son beau visage a pris aussitôt une expression de béatitude, de calme si profond. La tranquillité est peinte sur ses traits. Mon oncle a dit qu'il n'avait jamais vu de mort aussi paisible. »

Le 2 août, il est inhumé au cimetière de Lisieux ; le 10 octobre, les restes de Zélie ainsi que ceux de ses quatre enfants décédés, de la grand-mère Guérin et du grand-père Martin sont réunis dans le tombeau de Louis. A près de soixante et onze ans, il a achevé la course de sa vie.

En août 1894, quelques semaines après la mort de son père, Thérèse écrit spontanément ce poème :

« Rappelle-toi qu'autrefois sur la terre, ton seul bonheur était de nous chérir, de tes enfants exauce la prière

Protège-nous, daigne encor nous bénir. Tu retrouves là-haut notre Mère chérie qui t'avait précédé dans la sainte patrie.

Maintenant dans les Cieux, Vous réglez tous les deux. Veillez sur nous »

Et elle apporte aussi ce témoignage personnel : « Vous savez, Mon Dieu, combien je désire savoir si papa est allé tout droit au Ciel. Je ne vous demande pas de me parler, mais donnez-moi un signe. Si ma sœur A de J consent à l'entrée de Céline ou n'y met pas d'obstacles, ce sera la réponse que papa est allé tout droit avec vous... La première personne que je rencontraï après l'action de grâces, ce fut elle qui me parla de Céline, les larmes aux yeux. »

La sainteté de Louis Martin apparaissait évidente à ceux qui l'avaient approché. Le Père Pichon s'exprimait ainsi: « Faut-il pleurer une mort qui est, à coup sûr, une naissance au ciel ? Près de ce tombeau vous respirez un parfum de vie et vous chanterez la délivrance de l'âme captive. »

Louis et Zélie Martin ont été à Dieu au jour le jour dans l'ordinaire du quotidien, en supportant les épreuves et, par-delà les différences culturelles des époques, ils demeurent des témoins exemplaires. Avec Jean Vanier, des précurseurs se sont levés pour affirmer la crédibilité de la voie de sainteté dans l'handicap mental, le déclin physique. Louis Martin a vu dans l'épreuve de sa maladie psychique le moyen providentiel de se rapprocher de Dieu grâce à l'humilité rencontrée. Il est un prophète de cette sainteté.

Hans Urs von Balthasar a souligné : « Dans le surnaturel, Thérèse ne réalise que, ce qu'elle a, de quelque manière, vécu dans le naturel. Peut-être n'a-t-elle rien de plus intime et de plus irrésistible que l'amour de son père et de sa mère. C'est pourquoi son image de Dieu est déterminée

par l'amour de l'enfant pour ses parents. **A Louis et Zélie Martin, nous devons finalement la doctrine de « la petite voie », la doctrine de « l'enfance »** car ils ont rendu vivant en Thérèse de l'Enfant Jésus le Dieu qui est plus que père et mère. Sans l'univers familial dans lequel elle a grandi, Thérèse ne serait pas devenue la sainte que l'on connaît. »



Cardinal Robert Sarah :

La crise de la foi

*Extrait des entretiens du Cardinal Robert Sarah
avec Nicolas Diat « le soir approche
et déjà le jour baisse » éditions Fayard))*

En conclusion de son livre, le Cardinal Sarah insiste sur l'Espérance qui doit habiter le cœur du chrétien. Il nous invite à cheminer avec les pèlerins d'Emmaüs, à écouter le voyageur qui les a rejoint et à entendre ses paroles : « Ne fallait-il pas que le Christ souffre cela pour entrer dans la gloire ? Ne fallait-il pas que l'Eglise souffre pour ressembler à son maître ? »

Que doit-on faire ? Votre diagnostic paraît bien sombre. Ne manquez-vous pas d'espérance ?

A cette question de Nicolas Diat, le Cardinal répond :

L'espérance n'est pas un optimisme béat ! L'espérance est un combat constant...

Je voudrais souligner combien la vertu d'espérance est dynamique. Elle nous porte à désirer la vie éternelle comme notre bonheur ultime. C'est là-bas, au Ciel, au Paradis, en Dieu qu'est au cœur même de la Trinité qu'est jetée l'ancre de notre Espérance. Nous ne désirons pas un royaume terrestre. Nous savons bien que le monde passera et que jamais le royaume des cieux ne s'établira sur terre. De ce point de vue, il me semble que nous autres prêtres et évêques ne prêchons pas assez sur **l'objet de notre espérance : le ciel**. Autrefois on parlait des fins dernières. Il n'y avait guère de retraite sans une méditation sur ce sujet.

On n'a parfois l'impression que l'espérance chrétienne s'est sécularisée. Aujourd'hui dit Jean-Paul II dans sa lettre encyclique *Redemptoris missio* : « La tentation existe de réduire le christianisme à une sagesse purement humaine, en quelque sorte à une science pour bien vivre. En un monde fortement sécularisé, est apparue une sécularisation progressive

du salut, ce pourquoi on se bat pour l'homme, certes, mais pour un homme mutilé, ramené à sa seule dimension horizontale. Nous savons au contraire que Jésus est venu apporter le salut intégral qui saisit tout homme et tous les hommes en les ouvrant à la perspective meilleure de la filiation divine, à leur divinisation » (Rm n.11). **On n'espère plus qu'un monde meilleur, plus solidaire, plus écologique, plus ouvert, plus juste. Cela ne saurait suffire à nourrir une espérance théologale.** L'objet de notre désir, c'est Dieu lui-même ! Notre cœur est trop grand pour ce monde limité ! Nous devons faire nôtre le cri de saint Augustin : « Tu nous as faits pour toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose en toi » (conf 1,1). Oui, nous sommes à l'étroit dans le monde créé. Il n'y a que Dieu qui soit à même d'étancher notre soif de bonheur ! Si nos contemporains désertent nos églises, c'est bien souvent parce qu'ils arrivent avec le désir de Dieu et qu'on essaie de les rassasier avec de bons sentiments, humains, trop humains ! Ne vivons pas en dessous de notre rang ! Nous sommes enfants de Dieu, et cohéritiers du Christ, puisque nous souffrons avec lui pour être aussi glorifiés avec lui, et partager son bonheur éternel (cf. Rm 8, 17). Nous sommes appelés comme disent les Pères d'Orient appelés à être divinisés en plénitude. Voilà ce qu'est le Ciel !...

Vous qui désespérez, je m'adresse à vous, vous les malades abandonnés dans les hôpitaux, vous les orphelins que la guerre a arrachés des bras d'une mère, vous les oubliés du monde moderne, vous qui ne voyez plus l'aurore au bout de la nuit. **J'ose vous inviter à mettre votre espérance en Dieu. Spes non confundit. L'espérance ne déçoit pas !**

J'en appelle particulièrement à vous, frères prêtres qui désespérez parce que vous croulez sous le poids de la tâche sans voir de résultats à vos efforts. Je vous redis les belles paroles de Georges Bernanos, prononcées en 1945 lors d'une conférence « Qui n'a pas vu la route, à l'aube entre deux rangées d'arbres toute fraîche, toute vivante, ne sait pas ce que c'est que l'espérance. L'espérance est une détermination héroïque de l'âme, et sa plus haute forme est le désespoir surmonté. On croit qu'il est facile d'espérer. Mais n'espèrent que ceux qui ont eu le courage de désespérer des illusions et des mensonges où ils trouvaient une sécurité qu'ils prenaient faussement pour de l'espérance. **L'espérance est un risque à courir, c'est même le risque des risques. L'espérance est la plus grande et la plus difficile victoire qu'un homme puisse rempor-**

ter sur son âme... On ne va jusqu'à l'espérance qu'à travers la vérité, au prix de grands efforts. **Pour rencontrer l'espérance, il faut être allé au-delà du désespoir.** Quand on va au bout de la nuit, on rencontre une autre aurore. Le démon de notre cœur s'appelle « A quoi bon ! » L'enfer c'est de ne plus aimer. »

Quel dernier message aimeriez-vous nous livrer pour conclure ce livre ?

Je veux vous faire une confidence. Je crois que notre temps est la tentation de l'athéisme. Non pas de l'athéisme dur et militant qu'on a vu singer le christianisme à travers des pseudo-liturgies marxistes ou nazies. Cet athéisme là, forme de religion à l'envers, est devenu discret je veux plutôt parler d'un état d'esprit subtil et dangereux. Je veux parler de l'athéisme fluide. C'est là une maladie insidieuse et dangereuse même si ses premiers symptômes semblent bénins.

Dans son livre *Notre cœur contre l'athéisme*, le père Jérôme, moine cistercien de l'abbaye de sept-fons, le décrit ainsi : « L'athéisme fluide, jamais professé comme tel, se mélange sans tapage à d'autres philosophies, à nos problèmes personnelles, à notre religion. Il peut imprégner sans que nous en ayons conscience notre jugement de chrétiens. Chez chacun de nous peuvent pénétrer des infiltrations de l'athéisme fluide dans tous les recoins qui ne sont pas occupés par la foi théologale et la grâce... Nous nous croyons indemnes, et cependant nous applaudissons sottement à toutes sortes d'hypothèses, de postulats, de slogans, de prises de conscience qui sapent nos croyances. Nous colportons des idées sans distinguer les étiquettes d'origine. Le pire, c'est que les idées matérialistes peuvent demeurer dans notre esprit sans qu'elles s'entrechoquent violemment avec des idées chrétiennes qui devraient aussi s'y trouver. Ce qui suggère que nos convictions chrétiennes n'ont pas de conscience bien ferme. Voici le commencement de la défaite ; le matérialisme fluide voisine en notre esprit avec notre christianisme probablement fluide lui aussi. »

Nous devons prendre conscience que cet athéisme fluide coule dans nos veines. Il ne dit jamais son nom mais il s'infiltré partout. Et pourtant saint Paul recommande avec véhémence : « Ne formez pas d'attelage disparate avec des infidèles. Quel rapport en effet entre la justice et l'impiété ? Quelle union entre la lumière et les ténèbres ? Quelle entente

entre le Christ et Béliar ? Quelle association entre le fidèle et l'infidèle ? Quel accord entre le temple de Dieu et les idoles ? » (2 Co 6, 14-16). Malgré les avertissements de saint Paul, nous cohabitons fraternellement et pacifiquement, nous sympathisons dans la tolérance avec l'athéisme fluide. Son premier effet est une forme de léthargie de la foi. Il anesthésie notre capacité à réagir, à reconnaître l'erreur. Il s'est répandu dans l'Eglise. Le pape François dans son homélie du 29 novembre 2018, a eu des paroles terribles. Il a commenté la destruction de Babylone, ville du luxe, de l'autosuffisance, du pouvoir de ce monde, tanière de démons, repaire de tous les esprits impurs » . Cette destruction commence de l'intérieur, a expliqué le pape, et se termine quand le Seigneur dit : « ça suffit. » Il y aura un jour où le Seigneur dira : « Assez des apparences de ce monde. » C'est la crise d'une civilisation qui se croit fière, suffisante, dictatoriale et qui finit ainsi. Et le pape de dénoncer « la paganisation de la vie chrétienne : Vivons-nous comme des chrétiens ? Il semble que oui mais en vérité notre vie est païenne quand on entre dans cette séduction de Babylone. Jérusalem vit comme Babylone. On veut faire une synthèse qui ne peut pas se faire. Et toutes les deux seront condamnées. Tu es chrétien ? Tu es chrétienne ? Vis comme chrétien. On ne peut pas mélanger l'eau et l'huile. Elles sont toujours différentes. C'est la fin d'une civilisation contradictoire, qui dit qu'elle est chrétienne et vit comme païenne. **Et cela nous enseigne à vivre les épreuves du monde non pas dans un pacte avec la mondanité ou le paganisme qui nous conduit à la destruction, mais dans l'espérance en nous détachant de cette séduction mondaine et païenne et en regardant l'horizon, en espérant le Christ, le Seigneur. L'Espérance est notre force. Avançons.** » En conclusion, il a invité à penser aux Babylone actuelles : « Ainsi finiront aussi les grandes cités d'aujourd'hui et ainsi finira notre vie, si nous continuons à la conduire sur ce chemin de paganisation... Ouvrons notre cœur avec espérance et éloignons-nous de la paganisation de la vie chrétienne. »...

On ne compose pas avec le mensonge ! le propre de l'athéisme fluide est l'accommodement avec le mensonge. C'est la tentation majeure de notre temps. Ne vous y trompez pas, on ne se bat pas avec cet ennemi-là. Il finit toujours par l'emporter. Il est possible de lutter frontalement contre l'athéisme dur, de lui porter des coups, de le dénoncer et de le réfuter. Mais l'athéisme fluide est insaisissable et gluant. Si vous l'attaquez, si vous engagez une lutte physique, un corps-à-corps avec

l'athéisme fluide, il vous engluera dans ses compromissions subtiles. Il est comme une toile d'araignée, plus on se débat, et plus elle resserre son emprise sur vous. L'athéisme fluide est le piège ultime du tentateur. Il vous attire sur son propre terrain. Si vous l'y suivez, vous serez amené à utiliser ses armes : le mensonge et le compromis. Il fomenté autour de lui la division, le ressentiment, l'aigreur et l'esprit de parti. Regardez cons l'état de l'Eglise ! Partout, il n'y a que dissension, hostilité et soupçon.

De tout mon cœur de pasteur, je veux inviter aujourd'hui les chrétiens à agir. Nous n'avons pas à créer des partis dans l'Eglise. Nous n'avons pas à nous proclamer les sauveurs de telle ou telle institution. Tout cela contribuerait au jeu de l'adversaire. En revanche, chacun de nous peut prendre cette résolution : le mensonge de l'athéisme ne passera plus par moi. Je ne veux plus renoncer à la lumière de la foi, je ne veux plus par commodité, par paresse ou par conformisme, faire cohabiter en moi, la lumière et les ténèbres. C'est une décision très simple à la fois intérieure et concrète. Elle changera notre vie dans ses plus intimes détails. Il ne s'agit pas de partir en guerre. Il ne s'agit pas de dénoncer des ennemis. Il ne s'agit pas d'attaquer ou de critiquer. il s'agit de rester fermement fidèle à Jésus-Christ. Si on ne peut changer le monde, on peut se changer soi-même. Si chacun le décidait humblement, alors le système du mensonge s'écroulerait de lui-même, car sa seule force est la place que nous lui faisons en nous : l'athéisme fluide ne se nourrit que de mes compromissions avec son mensonge.

Cela vous fait-il peur ? Peut-être votre assurance n'est-elle pas assez ferme ? Si tel est le cas, souvenez-vous avec le Père Jérôme que « la certitude que le croyant possède ne lui vient pas de ce qu'il sait et de ce qu'il voit, mais de ce que sent et voit celui en qui il se confie. Je me fie à Dieu en raison des clartés qu'il possède, lui, non en raison des clartés que je possède, moi ; Je puis être aveugle par rapport aux choses du salut, ma foi n'en a cure, elle s'appuie sur la science absolue de Dieu... C'est pourquoi le croyant éprouve sécurité, repos du cœur, et courage intellectuel. Il est sûr de posséder le vrai parce qu'il donne la main à Quelqu'un qui est la vérité même. »...

La conclusion du père Jérôme est lumineuse : « Dans le christianisme, il n'y a pas que la foi. **Cependant face à l'athéisme dur ou fluide, la foi acquiert une importance essentielle.** Elle est en même temps un

trésor que nous voulons défendre, et la force qui nous permet de nous défendre. » Garder l'esprit de foi, c'est renoncer à toute compromission, c'est refuser de voir les choses autrement que par la foi. C'est garder notre main dans la main de Dieu. Je crois profondément que c'est la seule source possible de paix et de douceur. Garder notre main dans celle de Dieu est le gage d'une vraie bienveillance sans complicité, d'une vraie douceur sans lâcheté, d'une vraie force sans violence. La foi est plus que jamais une vertu d'actualité !

Je veux souligner aussi combien **la foi est source de joie**. Comment ne pas être en joie quand nous nous remettons à celui qui est la source de la joie ! Une attitude joie est exigeante, mais elle n'est pas rigide ni tendue. Soyons heureux puisque nous lui donnons la main. La foi engendre ensemble la force et la joie. Le Seigneur est mon rempart, qui craindrais-je ? » (Ps 27, 1) L'Eglise se meurt infestée par l'aigreur et l'esprit de parti. Seul l'esprit de foi peut fonder une authentique bienveillance fraternelle. Le monde se meurt rongé par le mensonge et la rivalité. Seul l'esprit de foi peut lui apporter la paix.

Oui, nous sommes plus que jamais appelés à être forts, vigoureux et inébranlables dans la foi ! Nous sommes comme les disciples. Après la crucifixion, ils ne comprennent plus. Leur foi est érodée. La tristesse les envahit. Ils croient que tout est perdu. Nous aussi, nous voyons le monde livré à l'avidité des puissants. L'Eglise semble envahie par l'esprit d'athéisme. Voici même que certains pasteurs abandonnent leurs brebis. La bergerie est dévastée. Nous aussi, comme les disciples, nous fuons la ville, déçus, désespérés et faisons route vers Emmaüs, vers le néant. Devant nous s'ouvre un chemin qui semble ne mener nulle part. Nous marchons sans comprendre et sans savoir où aller. Seul le vent vient hanter notre amertume.

Pourtant, voici qu'un homme chemine avec nous. De quoi vous entretenez-vous en marchant nous demande-t-il. Et nous lui racontons notre tristesse, notre angoisse, notre déception. Alors, il prend la parole, nous reprochant notre manque de foi : « Ô hommes sans intelligence et lents à croire ! Ne fallait-il pas que le Christ souffre cela pour entrer dans la gloire ? Ne fallait-il pas que l'Eglise souffre pour ressembler à son maître ? » Il nous explique les Ecritures. Ses paroles nous réconfortent. Il ranime notre foi. Notre solitude est soudain brisée par la force de sa certitude et la douce bienveillance de son regard.

Et tandis que, au loin, le soleil semble s'effacer derrière les montagnes, tandis que les ombres s'allongent sur le chemin et que le froid se répand dans les corps, notre courage se ranime et nous le prions. **Notre coeur est tout brûlant quand tu nous parles. Reste avec nous Seigneur, car le soir approche et déjà le jour baisse.**

Chers amis, je voudrais vous redire les paroles fortes et prophétiques du père de Lubac écrites en 1942, en pleine guerre dans son ouvrage : « Causes internes de l'atténuation et de la disparition du sens du sacré » Dans l'état actuel du monde, un christianisme viril et fort doit aller jusqu'à être un christianisme héroïque. Il consistera d'abord à résister avec courage, en face du monde et peut-être contre soi-même aux entraînements et aux séductions d'un faux idéal, pour maintenir fièrement dans leur paradoxale intransigeance, les valeurs chrétiennes menacées et bafouées. Il n'a pas été promis aux chrétiens qu'ils seraient toujours le plus grand nombre. Il leur a plutôt été annoncé le contraire. Ni qu'ils paraîtraient toujours les plus forts et que les hommes ne seraient jamais conquis par un autre idéal que le leur. Mais, en tout cas, le christianisme n'aura jamais d'efficacité réelle, il n'aura jamais d'existence réelle et ne fera jamais lui-même de conquêtes réelles que par la force de son esprit à lui, par la force de sa charité.

Du Pape François, l'évangile oblige à la promotion sociale des pauvres

L'espérance des pauvres ne sera jamais déçue.

Le 13 juin 2019, en la mémoire liturgique de saint Antoine de Padoue, a été publié le message du pape François pour la 31ème journée mondiale des pauvres, journée qui aura lieu le 17 novembre 2019. Ce message, en dix points, est intitulé : « L'espérance des pauvres ne sera jamais déçue. » Le texte du pape François s'inspire du psaume 9, 19.

« Le pauvre n'est pas oublié jusqu'à la fin.

L'espérance des malheureux ne périt pas à jamais. (Ps 9,19). »

Les paroles du psaume manifestent une actualité incroyable. Ils expriment une vérité profonde que la foi parvient à imprimer avant tout dans le cœur des plus pauvres. Rendre l'espérance perdue devant les injustices, les souffrances et la précarité de la vie.

Le psalmiste décrit la situation du pauvre et l'arrogance de ceux qui l'oppriment (cf. 10, 1-10). Il invoque le jugement de Dieu pour rétablir la justice et vaincre l'iniquité (cf. 10, 14-15). Il semble que dans ces mots, la question qui se pose au fil des siècles résonne encore aujourd'hui : comment Dieu peut-il tolérer cette disparité ? Comment peut-il permettre que le pauvre soit humilié, sans apporter son aide ? Pourquoi permet-il à ceux qui oppriment d'avoir une vie heureuse alors que leur comportement devrait être condamné face à la souffrance du pauvre ?

Au moment de la composition de ce psaume, il y avait un grand développement économique qui, comme cela arrive souvent, a également produit de forts déséquilibres sociaux. L'inégalité a généré un groupe important de pauvres, dont la situation semblait encore plus dramatique comparée à la richesse réalisée par quelques privilégiés. L'auteur sacré, observant cette situation, dresse un tableau aussi réaliste que véridique.

Le cri des innombrables pauvres
est dominé par le vacarme de quelques riches



C'était l'époque où des personnes arrogantes et dénuées du sens de Dieu chassaient les pauvres pour s'emparer même du peu qu'ils avaient et les réduire en esclavage. Ce n'est pas très différent aujourd'hui. La crise économique n'a pas empêché de nombreux groupes de personnes de s'enrichir, ce qui apparaît souvent d'autant plus anormal que nous voyons concrètement le nombre considérable de pauvres qui manquent du nécessaire dans les rues de nos villes et qui sont parfois brimés et

exploités. Les mots de l'Apocalypse me viennent à l'esprit : « Tu t'imagines : me voilà riche, je me suis enrichi et je n'ai besoin de rien ; mais tu ne le vois donc pas : c'est toi qui est malheureux, pitoyable, pauvre aveugle et nu ! » (Ap 3, 17). Les siècles passent mais la situation des riches et des pauvres reste inchangée, comme si l'expérience de l'histoire ne nous enseignait rien. Les paroles du psaume ne concernent donc pas le passé, mais notre présent mis devant le jugement de Dieu.

2. Même aujourd'hui, nous devons énumérer de nombreuses formes de nouveaux esclavages auxquelles sont soumis des millions d'hommes, de femmes de jeunes et d'enfants. Chaque jour, nous rencontrons des familles contraintes de quitter leur terres pour chercher des moyens de subsistance ailleurs ; des orphelins qui ont perdu leurs parents ou qui en ont été séparés violemment pour être exploités brutalement ; des jeunes à la recherche d'une réussite professionnelle qui se voient refuser l'accès au travail en raison de politiques économiques aveugles ; des victimes de nombreuses formes de violence, de la prostitution à la drogue, et humiliés au plus intime. De plus, comment oublier les millions d'immigrés victimes de tant d'intérêts cachés, souvent instrumentalisés à des fins politiques, à qui la solidarité et l'égalité sont refusées ? Et tant de

personnes, sans abri et marginalisées qui errent dans les rues de nos villes.

Combien de fois nous voyons les pauvres dans les déchetteries récolter les fruits du gaspillage et du superflu pour y trouver de quoi se nourrir ou s'habiller ! Devenus eux-mêmes partie d'une décharge humaine, ils sont traités comme des ordures sans qu'aucun sentiment de culpabilité n'affectent ceux qui sont complices de ce scandale. Souvent considérés comme des parasites de la société, on ne pardonne pas même aux pauvres leur pauvreté. Le jugement est toujours aux aguets. Ils ne peuvent pas se permettre d'être timides ou découragés, ils sont perçus comme menaçants ou incapables, simplement parce qu'ils sont pauvres.

Le drame dans le drame, c'est qu'ils ne sont pas autorisés à voir la fin du tunnel de la misère. Nous en sommes même arrivés à théoriser et mettre en œuvre une architecture hostile afin de se débarrasser de leur présence même dans la rue, dernier lieu d'accueil. Ils errent d'une partie de la ville à l'autre, dans l'espoir de trouver un travail, une maison, de l'affection... Chaque possibilité offerte devient une lueur d'espoir ; pourtant même là où la justice devrait s'inscrire, elle s'attaque souvent à eux avec violence et maltraitance. Ils sont obligés de passer des heures interminables sous un soleil brûlant pour récolter les fruits de la saison et en sont récompensés par un salaire dérisoire ; ils n'ont aucune sécurité d'emploi ni de conditions humaines qui leur permettent de se sentir égaux aux autres. Pour eux, il n'y a pas de chômage ni d'indemnité, ni même la possibilité d'être malade.

Le psalmiste décrit avec un réalisme cru l'attitude des riches qui s'attaquent aux pauvres : « A l'affût, bien couvert, comme un lion dans son fourré, à l'affût pour ravir le malheureux, il ravit le malheureux en le traînant dans son filet. » (Ps 10, 9). Comme si pour eux, c'était une chasse, où les pauvres sont traqués, pris et réduits en esclavage. Dans de telles conditions, le cœur de nombreuses personnes se ferme et le désir de devenir invisible prend le dessus. En bref, nous reconnaissons une multitude de pauvres souvent traités par des discours et supportés avec agacement. Ils deviennent comme transparents et leur voix n'a plus de force ni d'importance dans la société. Ces hommes et ces femmes sont de plus en plus étrangers de nos maisons et marginalisés dans nos quartiers.

3. Le contexte décrit par le Psaume est emprunt de tristesse à cause de l'injustice, la souffrance et l'amertume qui affectent les pauvres. Malgré cela, il offre une belle définition du pauvre. Il est celui « qui fait confiance au Seigneur » (Cf. VII) car il a la certitude qu'il ne sera jamais abandonné. Le pauvre dans les écritures est l'homme de la confiance ! L'auteur sacré donne également la raison de cette confiance, il « connaît son Seigneur » (Cf. Ibid.) et dans le langage biblique, ce « connaître » indique une relation personnelle d'affection et d'amour.

Nous sommes confrontés à une description vraiment impressionnante à laquelle nous ne nous attendions pas. Cela ne fait cependant qu'exprimer la grandeur de Dieu lorsqu'il se trouve devant une personne pauvre. Sa force créatrice dépasse toute attente humaine et se concrétise dans la « mémoire » qu'il a de cette personne concrète (cf. V. 13). **C'est précisément cette confiance dans le Seigneur, cette certitude de ne pas être abandonné, qui appelle l'espérance.** Le pauvre sait que Dieu ne peut pas l'abandonner ; c'est pourquoi il vit toujours en présence de ce Dieu qui se souvient de lui. Son aide va au-delà de la condition actuelle de souffrance pour tracer un chemin de libération qui transforme le cœur, car il le soutient au plus profond.

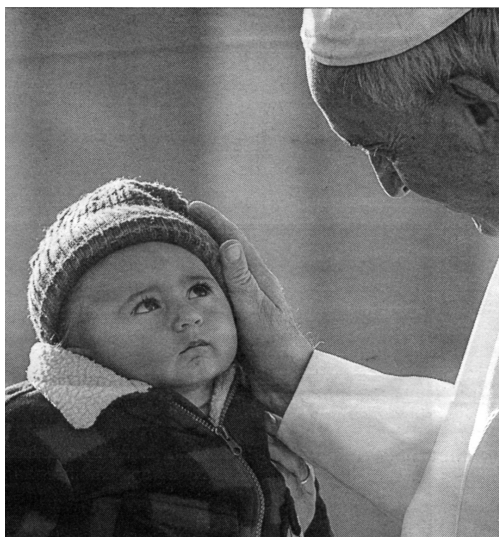
4. La description de l'action de Dieu en faveur des pauvres est un refrain permanent dans les Saintes Ecritures. Il est celui qui « écoute », « intervient », « protège », « défend », « rachète », « sauve »... bref un pauvre ne pourra jamais trouver Dieu indifférent ou silencieux à sa prière. Dieu est celui qui rend justice et n'oublie pas (cf. Ps 40,18 ; 70, 6) ; en effet, il est pour lui un refuge et il ne manquera pas de lui venir en aide (cf. Ps. 10, 14).

De nombreux murs peuvent être construits et les entrées peuvent être bloquées pour avoir l'illusion de se sentir en sécurité avec des richesses au détriment de ceux qu'on laisse dehors. Ce ne sera comme ça pour toujours. Le « jour du Seigneur » tel que décrit par les prophètes (cf Am 5, 18 ; Is 2-5 ; Jl 1-3), détruira les barrières créées entre les pays et remplacera l'arrogance de quelques-uns par la solidarité de beaucoup. La condition de marginalisation par laquelle des millions de personnes sont brimées ne pourra pas durer encore longtemps. Leur cri augmente et embrase la terre entière. Comme l'exprimait l'abbé Primo Mazzlari : « Le pauvre est une protestation continuelle contre nos injustices ; le pauvre est un baril de poudre. Si vous y mettez le feu, le monde explose. »

5. Il n'est jamais possible d'éluder l'appel pressant que la Sainte Ecriture confie aux pauvres. Partout où nous regardons, la Parole de Dieu indique que les pauvres sont ceux qui n'ont pas le nécessaire pour vivre parce qu'ils dépendent des autres. Ce sont les opprimés, les humbles, ceux qui se prosternent sur le sol. Et pourtant, devant cette foule innombrable d'indigents, Jésus n'a pas eu peur de s'identifier à chacun d'eux : « dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Mt 25, 40). Fuir cette identification renvient à mystifier l'Evangile et à diluer la révélation. Le Dieu que Jésus a voulu révéler est le suivant : un Père généreux miséricordieux, inépuisable dans sa bonté et sa grâce, qui donne l'espérance avant tout à ceux qui sont déçus et sans avenir.

Comment ne pas souligner que les Béatitudes par lesquelles Jésus a inauguré la prédication du royaume de Dieu débutent par cette expression : « Heureux vous les pauvres » (Lc 6, 20) ? Le sens de cette annonce paradoxale est que le Royaume de Dieu appartient précisément aux pauvres, car ils sont en mesure de le recevoir. Combien de personnes pauvres rencontrons-nous chaque jour ! Il semble parfois que le temps et les conquêtes de la civilisation augmentent leur nombre au lieu de le diminuer. Les siècles passent et cette Béatitude évangélique apparaît de plus

en plus paradoxale. Les pauvres sont toujours plus pauvres et aujourd'hui, ils le sont encore plus. Pourtant Jésus qui a inauguré son royaume en plaçant les pauvres au centre, vient nous dire précisément ceci : il l'a inauguré mais nous l'a confié à nous ses disciples, la tâche de le mener à bien, avec la responsabilité de donner de l'espérance aux pauvres. Il est nécessaire, surtout à une époque comme la nôtre, de redonner espérance et rétablir la confiance. C'est un programme que la communauté chrétienne ne peut sous estimer. La crédibilité de notre proclamation et du témoignage des chrétiens en dépend.



Dans sa proximité avec les pauvres, l'Eglise découvre qu'elle est un peuple qui, dispersé parmi tant de nations a pour vocation de ne faire sentir à personne qu'il est étranger ou exclu car tout le monde est impliqué dans un chemin commun de salut. La condition des pauvres nous oblige à ne pas nous éloigner du Corps du Christ qui souffre en eux. Nous sommes plutôt appelés à toucher sa chair pour nous compromettre personnellement dans un service d'évangélisation authentique. La promotion sociale des pauvres n'est pas un engagement extérieur à la proclamation de l'Evangile, au contraire, elle montre le réalisme de la foi chrétienne et sa valeur historique. L'amour qui donne vie à la foi en Jésus ne permet pas à ses disciples de se replier dans un individualisme asphyxiant, caché dans des segments d'intimité spirituelle, sans aucune influence sur la vie sociale (cf.exhort. ap. *Evangelii gaudium*, n 183).

Récemment, nous avons pleuré la mort d'un grand apôtre des pauvres, Jean Vanier, qui, avec son dévouement, a ouvert de nouvelles voies au partage avec les personnes marginalisées en vue de leur promotion. Jean Vanier a reçu de Dieu le don de consacrer toute sa vie aux frères gravement handicapés que la société a souvent tendance à exclure. Il a été un « saint de la porte d'à côté ». Avec son enthousiasme, il a su rassembler autour de lui de nombreux jeunes, des hommes et des femmes, qui, avec un engagement quotidien, ont donné de l'amour et redonné le sourire à tant de personnes faibles et fragiles en leur offrant une véritable « arche » de salut contre l'exclusion et la solitude. Son témoignage a sauvé la vie de nombreuses personnes et a aidé le monde à regarder les plus fragiles et les plus faibles avec un regard différent. **Le cri des personnes pauvres a été entendu et a produit une espérance inébranlable, créant des signes visibles et tangibles d'un amour concret que nous pouvons toucher de nos mains jusqu'à aujourd'hui.**

7. « L'option pour les plus petits, pour ceux que la société rejette et met de côté (*ibid.*, n.195) est un choix prioritaire que les disciples du Christ sont appelés à poursuivre pour ne pas trahir la crédibilité de l'Eglise et donner une espérance effective à tant de personnes sans défense. La charité chrétienne trouve en eux sa confirmation, car celui qui compatit à leurs souffrances reçoit force et vigueur pour annoncer l'Evangile.

L'engagement des chrétiens, à l'occasion de la journée mondiale et surtout dans la vie de tous les jours ne consiste pas uniquement en des initiatives d'assistance qui, bien que louables et nécessaires, doivent viser à

renforcer en chacun l'attente maximale qui est due à chaque personne en détresse. « Cette attention à l'amour est le début d'une réelle préoccupation » (*ibid.*, n 199) pour les personnes pauvres dans la recherche de leur véritable bien. **Il n'est pas facile d'être témoin de l'espérance chrétienne dans le contexte de la culture de consommation et de rejet, qui tend toujours à accroître un bien-être superficiel et éphémère.** Un changement de mentalité est nécessaire pour redécouvrir l'essentiel et donner corps et efficacité à l'annonce du Royaume de Dieu.

L'espérance se communique aussi à travers la consolation, qui se réalise en accompagnant les pauvres, non pas pour quelque moment chargé d'enthousiasme, mais avec un engagement qui dure dans le temps. Les pauvres acquièrent de l'espérance réelle non pas quand ils nous voient gratifiés pour leur avoir donné un peu de notre temps mais lorsqu'ils reconnaissent dans notre sacrifice un amour gratuit qui ne cherche pas à être récompensé.

8. Aux nombreux bénévoles, auxquels il revient souvent le mérite d'avoir senti en premier l'importance de cette attention aux pauvres, je demande de grandir dans leur dévouement. Chers frères et sœurs, je vous exhorte à chercher, avec chaque personne pauvre que vous rencontrez, ce dont elle a vraiment besoin, à ne pas vous arrêter à la première nécessité matérielle, mais à découvrir la bonté qui se cache dans leur cœur, en vous faisant attentifs à leur culture et à leurs façons de s'exprimer, pour pouvoir entamer un véritable dialogue fraternel. Mettons de côté les divisions qui proviennent de visions idéologiques ou politiques, fixons le regard sur l'essentiel qui n'a pas besoin de beaucoup de mots, mais d'un regard d'amour et d'une main tendue. N'oubliez jamais que « la pire discrimination dont souffrent les pauvres est le manque d'attention spirituelle » (*ibid.* , n. 200)

Les pauvres avant tout besoin de Dieu, de son amour rendu visible par des personnes saintes qui vivent à côté d'eux, lesquelles, par la simplicité de leur vie, expriment et font émerger la force de l'amour chrétien. Dieu se sert d'innombrables routes et instruments pour atteindre le cœur des personnes. Bien sûr, les pauvres nous approchent aussi parce que nous leur distribuons de la nourriture mais ce dont ils ont vraiment besoin va au-delà du plat chaud ou du sandwich que nous proposons. Les pauvres ont besoin de nos mains pour se relever, de nos cœurs pour ressentir

à nouveau la chaleur de l'affection, de notre présence pour vaincre la solitude. Ils ont simplement besoin d'amour

9. Il faut parfois peu de choses pour redonner espérance ; Il suffit de s'arrêter, sourire, écouter. Pendant un jour, laissons de côté les statistiques ; les pauvres ne sont pas des chiffres attrayants pour se vanter de nos oeuvres et de nos projets. Les pauvres sont des personnes à rencontrer ; jeunes ou âgés, à inviter à la maison pour partager un repas ; hommes, femmes et enfants qui attendent une parole amicale. Les pauvres nous sauvent parce qu'ils nous permettent de rencontrer le visage du Christ.

Aux yeux du monde, il semble déraisonnable de penser que la pauvreté et l'indigence peuvent avoir une force salvifique pourtant c'est ce que l'apôtre nous enseigne lorsqu'il dit : « Il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de gens bien nés. Mais ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages ; ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre ce qui est fort ; ce qui dans le monde est sans naissance et que l'on méprise, voilà ce que Dieu a choisi ; ce qui n'est pas pour réduire à rien ce qui est, afin qu'aucune chair n'aille se glorifier devant Dieu. » (1 Co 1, 26-29). Avec des yeux humains, on ne peut pas voir cette force salvifique ; au contraire c'est avec les yeux de la foi que vous la voyez à l'œuvre et vous en faites directement l'expérience. Au cœur du peuple de Dieu en marche bat cette force salvifique qui n'exclut personne, mais qui engage chacun à un véritable pèlerinage de conversion pour reconnaître les pauvres et les aimer.

10. Le seigneur n'abandonne pas ceux qui le cherchent et qui l'invoquent. « Il n'oublie pas le cri des malheureux (Ps 9,13), car ses oreilles ont attentives à leur voix. **L'espérance du pauvre défie les différentes conditions de mort, car il se sait particulièrement aimé de Dieu et il l'emporte ainsi sur la souffrance et l'exclusion.** Sa condition de pau-



vreté ne lui enlève pas la dignité qu'il a reçue du créateur. Il vit dans la certitude qu'elle lui sera pleinement rendue par Dieu lui-même, qui n'est pas indifférent au sort de ses enfants les plus faibles ; au contraire, il voit leurs problèmes et leurs douleurs et les prend dans ses mains, et leur donne force et courage (Cf. Ps 10, 14). L'espérance du pauvre est renforcée par la certitude d'être accueilli par le Seigneur, de trouver en lui la vraie justice, d'être renforcé dans le cœur pour continuer à aimer. (Cf. Ps 10,17)

La condition, pour que les disciples du Seigneur soient des évangélistes cohérents, est de semer des signes tangibles d'espérance. A toutes les communautés chrétiennes et à tous ceux qui ressentent l'exigence d'apporter espérance et réconfort aux pauvres, je leur demande de travailler pour que cette journée mondiale renforce la volonté de collaborer efficacement afin que personne ne se sente privé de proximité et de solidarité. Que nous accompagnent les paroles du prophète qui annonce un avenir différent : « Mais pour vous qui craignez mon Nom, le soleil de justice brillera, avec la guérison dans ses rayons » (Mt 3, 2)

Secrétariat Notre-Dame de France

11, rue des Ursulines – BP 227 – 93523 Saint-Denis CEDEX 1

CCP 3950362 M – La Source – Internet : www.notre-dame-de-france.com
e-mail : information@notre-dame-de-france.com

Éditeur : librairie Téqui 6, rue Pierre Lemonnier BP 56191 53960 Bonchamp-lès-Laval
Internet : www.editionstequi.com

JOURNAL DE LA CONFRÉRIÉ
NOTRE-DAME DE FRANCE – N° 117

Directeur de Publication : Françoise Fricoteaux
Revue trimestrielle – ISSN 1168-8955 – CP 73 382
Siège social : 14, Hameau de Crecy – 60430 Saint-Sulpice
Chapelain : Père Jacquesson

Abonnement annuel : 10 € – Cotisation Confrérie : 10 €
Membre bienfaiteur : 15 € – Prix du numéro à l'abonnement : 2,5 €